

JO LETARTE

**Évolution de la critique libertaire du travail entre le XIX^e siècle et le
XX^e siècle**

Mémoire présenté
à la Faculté des études supérieures de l'Université Laval
dans le cadre du programme de maîtrise en sociologie
pour l'obtention du grade de maître ès arts (M.A.)

DÉPARTEMENT DE SOCIOLOGIE
FACULTÉ DES SCIENCES SOCIALES
UNIVERSITÉ LAVAL
QUÉBEC
2009

Résumé

La recherche est le résultat d'une analyse sur l'évolution du contenu de la critique libertaire du travail entre le XIX^e et le XX^e siècle. La recherche montrera que la critique libertaire du travail au XIX^e siècle se centre sur ce que l'industrialisation a fait perdre à l'ouvrier sur le lieu de production : le monopole de son savoir technique et des conditions de travail qui le satisfassent. Divers mouvements porteront ces luttes, tels que les luddites, le Capitaine Swing, les manifestations précédents le massacre de Haymarket Square, le système des communes françaises et le regroupement en syndicats révolutionnaires. Tandis qu'au XX^e siècle, la critique libertaire du travail va au-delà du milieu de production en apportant une sévère mise en accusation : de l'institutionnalisation des luttes ouvrières, de la société de consommation, de la marchandisation des rapports sociaux et du caractère hétéronome des techniques de production. Ceci s'incarne dans diverses révoltes comme les émeutes de Watts, Berkeley ou de Mai 68, dans le mode de vie adopté par les punks, dans des mouvements qui ont théorisés sur la transformation du travail afin qu'il puisse s'allier à l'art et au jeu ainsi que par la mondialisation de la lutte ouvrière.

Table des matières

	Page
<u>Introduction</u>	7
<u>1- Qu'est-ce que la critique libertaire du travail ?</u>	9
1.1- Libertaire, anarchique, utopique ... une typologie impossible ?... 10	
1.2- Toute critique du travail n'est pas libertaire.....	13
<u>2- Une critique conjoncturelle</u>	14
2.1- XIX ^e siècle, une dépossession de plus en plus flagrante.....	15
2.1.1- L'homme réifié.....	17
2.1.2- Ned Ludd et le Capitaine Swing.....	20
2.1.3- La prise du pouvoir.....	23
2.1.3.1- Huit heures par jour mieux rémunérées.....	23
2.1.3.2- La Deuxième République.....	24
2.1.3.3- Le manifeste et les communes.....	25
2.1.3.4- Les associations de travailleurs comme exercice démocratique.....	27
2.2- Le XX ^e siècle	30
2.2.1- De la médiation législative et managériale en milieu ouvrier.....	31
2.2.2- Taylor, Ford et le chronomètre, vers la transformation des relations d'exploitation.....	34
2.2.3- Le mouvement punk.....	38
2.2.4- Les émeutes de Watts.....	40
2.2.5- Les émeutes de Berkeley.....	42
2.2.6- Mai 68 et l'I.S.....	44
2.2.7- L'autogestion généralisée.....	48

2.2.8- L'art et le travail ; la séparation et le désir d'union.....	52
2.2.8.1- Critique du travail et art séparé.....	54
2.2.8.2- Réappropriation de la créativité par les mouvements d'avant-garde.....	54
2.2.8.3- Art vivant.....	58
2.2.8.4- La révolution ludique comme suite à la révolution luddite.....	60
2.2.9- La mondialisation de l'information	64
2.2.9.1- Une pratique subversive : les TAZ anti-efficacité.....	68
2.2.9.2- La lutte mondialisée.....	73
<u>Conclusion</u>	76
<u>Bibliographie</u>	81

Table des figures

	Page
Distinctions entre art et travail.....	53

« Si le travail est aujourd’hui maudit, c’est parce qu’il est excessif, abrutissant, et forcé, c’est parce qu’il tue le loisir et prive les hommes de la possibilité de jouir humainement de la vie ; c’est parce que chacun, ou presque chacun, est forcé d’appliquer sa force productive au genre de travail qui convient le moins à ses dispositions naturelles... Le jour où le travail musculaire et nerveux, manuel et intellectuel à la fois, sera considéré comme le plus grand honneur des hommes, comme le signe de leur virilité et de leur humanité, la société sera sauvée.»
(Michel Bakounine, *La liberté*)

« Travailler c’est trop dur
Et voler c’est pas beau
Demander la charité
C’est quelque chose je peux pas faire
Chaque jour que moi je vis
On me demande de quoi je vis
Je dis que je vis sur l’amour
Et j’espère de vivre vieux »
(Chanson du folklore acadien : *Travailler c’est trop dur*)

« Certains gauchistes jappent en faveur du plein-emploi.
J’aspire au plein-chômage, comme les surréalistes
– sauf que je ne plaisante pas, moi. »
(Bob Black, *Travaillez, moi ? Jamais !*)

Ne me pleurez pas, mes amis,
Ne me pleurez pas, jamais,
Car je ne vais plus rien faire,
Pour l’éternité.
(Épithaphe sur la tombe de John Maynard Keynes)

Du mineur de charbon du XIX^e siècle au technicien spécialisé syndiqué d'aujourd'hui, un fossé sépare les conceptions du travail. Pour le premier, il sert avant tout à la survie alors que pour le second, il offre un relais vers le divertissement et la consommation. S'il en est ainsi, c'est que la nature des rapports de production a changé. La transformation globale du milieu productif capitaliste entraîne-t-elle dans son sillage la critique libertaire du travail à se transformer ? La présente recherche se penchera sur ce thème. Plus précisément, elle mettra en lumière l'évolution de la critique libertaire du travail entre le XIX^e siècle et le XX^e siècle. Comme on le constatera dans la suite de cette étude, nous verrons que les changements survenus dans le milieu productif engendrent la transformation de la critique libertaire du travail. Au XIX^e siècle, en même temps que se forge le capitalisme de production, la critique libertaire du travail s'élève contre la science et le mode de production proprement capitaliste, mais à l'intérieur de l'entreprise. Ainsi, naissent des mouvements de résistance (Capitaine Swing, luddites, Haymarket Square, manifeste des soixante, etc.), des révolutions politiques (révolution française de 1848, commune de Paris, etc.) et des associations ouvrières révolutionnaires comme l'AIT et l'IWW.

Au XX^e siècle, les transformations sur le lieu de travail (chronomètre, taylorisme, fordisme, société de consommation, mondialisation, etc.) enfantent une critique libertaire du travail qui se généralise et se globalise en même temps que le capitalisme colonise un nombre grandissant de secteurs sociaux. Cet affrontement entre le capitalisme et la critique libertaire culmine dans la deuxième moitié du XIX^e siècle alors que le mouvement punk apparaît et que des émeutes éclatent à Watts, Berkeley et Paris.

La recherche s'appuie sur une analyse de contenu théorique et elle a un caractère macrosociologique puisqu'elle étudie les institutions et les systèmes sociaux. Elle n'adhère ni au déterminisme social, ni à l'individualisme méthodologique, mais aux deux à la fois ; elle étudie la façon dont l'époque conditionne le travailleur et, en retour, comment celui-ci la façonne aux travers les écrits et les événements libertaires critiques du travail. En étudiant l'évolution de la critique libertaire du travail, nous pourrions mettre

en lumière les attributs propres à chacun des siècles où elle se déploie. Cela nous permettra de saisir ce qui est ainsi posé par elle comme décisif.

1- Qu'est-ce que la critique libertaire du travail ?

« Pareissons en toutes choses, hormis en aimant et en buvant, hormis en paessant.¹ »
(Gotthold Ephraim Lessing)

Après six jours de travail, Dieu se reposa pour l'éternité...

« Ô Paresse, prends pitié de notre longue misère !
Ô Paresse, mère des arts et des nobles vertus,
sois le baume des angoisses humaines ! »
(Paul Lafargue, *Le Droit à la paresse*)

« L'oisif ira loger ailleurs »
(Eugène Pottier, *L'Internationale*, 1871)

Au premier chef, il est primordial de dissocier le désir d'abolir le travail, provenant de la critique libertaire, de la volonté de ne rien faire. Depuis la naissance du capitalisme, le non-travailleur a toujours été vu comme un paria, un étranger, un poids pour le reste de la société. Du mendiant d'autrefois au « B.S.² » d'aujourd'hui, en passant par l'itinérant, le survenant, le nomade, le clochard, le « quêteux », bref, l'*aergos* – l'oisif –, tous sont vus comme des parasites s'accrochant à la société. La critique libertaire du travail ne projette pas de généraliser un mode de vie laxiste tout en promulguant l'arrêt de l'activité productive. Elle consiste à libérer l'homme du travail capitaliste contraignant. Eu égard à ce qui précède, la critique libertaire ne s'en prend pas à la production en général, mais au mode de production capitaliste. Elle condamne les fondations du travail basé sur l'exploitation de sa main-d'oeuvre. Exploitation qui, comme nous le verrons au long de cet exposé, saura, avec le temps, se complexifier. Ce que la critique libertaire du travail propose en retour est un mode de production alternatif qui repose, notamment, sur la fête dans la lutte et sur la libre association.

¹ Paul LAFARGUE, *Le Droit à la paresse*, op. cit. p. 11

² Terme du vocabulaire québécois qui fait référence aux personnes qui bénéficient de l'assistance sociale.

1.1- Libertaire, anarchique, utopique ... une typologie impossible ?

Les qualificatifs libertaire, anarchique et utopique semblent parfois s'utiliser comme des équivalents. Si ces trois qualificatifs s'unissent couramment par leur opposition à l'autorité, qu'est-ce qui les distingue, mais surtout, pourquoi analyser le travail avec l'approche libertaire plutôt qu'une autre ?

Les idées libertaires reposent sur l'élimination de toutes formes d'autorité jugée non légitime et ensuite sur l'association volontaire³. Partant de ce fait, la critique libertaire porte un projet négatif et un projet positif. Elle soutient une entreprise négative parce qu'elle cible toutes les formes d'autorité afin de les supprimer. Appliqué au lieu de production, la critique libertaire entend abolir le travail capitaliste en réduisant le plus possible sa fraction harassante afin qu'elle ne représente plus que la portion nécessaire « [...] à une production satisfaisant les besoins essentiels de tous⁴ » et ce, dans l'objectif idéal de l'annihiler totalement⁵. De surcroît, la critique libertaire va plus loin. À l'instar de Clouscard⁶, la critique libertaire considère que le refus d'autorité n'est pas suffisant à l'organisation des individus en société. Ceci mènerait à un excès de permissivité morale où tous les problèmes d'ordre social pourraient se résoudre en termes d'intérêts individuels. Afin de pallier à cela, le projet positif de la critique libertaire propose que les individus se réorganisent librement en fonction de leurs intérêts. C'est d'ailleurs sur cet aspect que la critique libertaire se distingue du matérialisme historique de Marx et Engels en se fondant sur la volonté populaire – la libre association – et non pas sur un raisonnement scientifique. Appliqué au travail, le projet libertaire positif tente de remplacer les rapports de production hiérarchiques par la coopération volontaire d'individus libres.

Aux termes de ce qui précède, qu'est-ce qui distingue la critique libertaire des idées anarchistes ainsi que des utopies et du socialisme utopique ?

³ John CLARK, « Qu'est-ce que l'anarchisme » (1980) dans *Introduction à la philosophie écologique et politique de l'anarchisme*, Lyon, ACL, 1993.

⁴ ADRET, *Travailler deux heures par jour*, Paris, Éditions du seuil, 1977, 188p. p. 9-10

⁵ ADRET, *op. cit.* p. 115-116 et Jim HAYNES, *Travailleurs du monde, unissez-vous et arrêtez de travailler*, Paris, Dandelion (édition bilingue), 1978, 62p, p. 19

⁶ Michel CLOUSCARD, *Néo-fascisme et idéologie du désir*, Paris, Éditions Denoël/Gonthier, 1973, 140p.

Si certains dictionnaires (Dictionnaire de l'Académie Française⁷ ou Trésor de la Langue française⁸ entre autres) associent le désordre à l'anarchisme, la littérature qui fonde cette théorie s'associe plutôt à l'anti-étatisme, à l'anti-autoritarisme, à l'autogestion ou à l'égalité⁹. Cependant, cette affiliation ne fait pas l'unanimité, car certaines acceptions s'opposent¹⁰. Certains auteurs utilisent le terme anarchisme au pluriel afin d'illustrer la multitude de points de vue quant à la façon d'appliquer les préceptes anarchistes¹¹. Et c'est précisément sur la question de l'application que l'anarchisme et les idées libertaires se distinguent. En effet, ces dernières s'en différencient par le niveau d'action sur lequel ils agissent. L'anarchisme est un projet politique qui s'emploie principalement à réorganiser la superstructure, tandis que la critique libertaire va plus loin en dénonçant toutes les relations autoritaires qu'elles émanent ou pas de la superstructure. En étant plus englobante¹², la critique libertaire permet de relever toutes les formes d'autorité présentes dans le milieu productif capitaliste.

Il serait inadéquat d'utiliser le concept d'utopie dans cette recherche sur l'évolution de la critique du travail. Ceci provient d'abord de l'ambiguïté du terme induite par sa plasticité sémantique¹³. De plus, le concept d'utopie réfère généralement plus à la littérature ou à la théorie qu'au porte étendard de la critique du milieu productif. Quant à son application par les socialistes dits utopiques, se pose un autre problème. Que ce soit New Lanark, New Harmony ou Orbiston bâtis selon les idéaux d'Owen, ou

⁷ DICTIONNAIRE DE L'ACADÉMIE FRANCAISE, consulté le 13 février 2009 sur URL [En Ligne] : <http://atilf.atilf.fr/dendien/scripts/generic/cherche.exe?22;s=752060280>

⁸ TRÉSOR DE LA LANGUE FRANÇAISE, consulté le 13 février 2009 sur URL [En Ligne] : <http://atilf.atilf.fr/dendien/scripts/tlfiv5/visusel.exe?11;s=2122417530;r=1;nat=;sol=0;>

⁹ Arnaud FOUQUET, « Les bâtisseurs de cités idéales », dans *IRL*, Lyon, no 90, été 2002.

¹⁰ Par exemple, Proudhon reste un pionnier de l'anarchisme, même avec des idées sexistes.

¹¹ Michel ANTONY, consulté le 13 février 2009 sur URL [En Ligne] : http://artic.ac-besancon.fr/histoire_geographie/HGFTP/Autres/Utopies/u1-defin.doc

¹² Parce que les idées libertaires englobent la critique anarchiste, certains auteurs (Ken KNABB, *La joie de la révolution*, 1997, 408p. consulté le 13 juin 2008 sur URL [En Ligne] :

<http://www.bopsecrets.org/French/joyrev1.htm>), Jean-Pierre VOYER, *Introduction à la science de la publicité*, Paris, Éditions Champ libre, 1975, 91p., Bob BLACK, *Travailler, moi ? Jamais ; l'abolition du travail*, Paris, Édition de l'esprit frappeur, 1997, 61p.), et même, avec certains bémols, l'Internationale Situationniste) se disent anarchistes.

¹³ À l'exemple des anarchismes, Michèle Riot-Sarcey (Michèle RIOT-SARCEY, *Dictionnaire des utopies*, Paris, Larousse, 2002) propose d'utiliser le terme utopie au pluriel et Alain Pessin (Alain PESSIN, *L'imaginaire utopique aujourd'hui*, Paris, PUF, 2001, p.25) se refuse de le définir en se contentant de relever les *utopèmes* de certaines œuvres.

Equality, Promisewell, Goose Pond ou North American Phalanx inspirés des phalanstères fouriéristes, les socialismes utopiques portent, tant dans la théorie que dans la pratique, l'écueil de l'isolement. Le retranchement social de la praxis socialiste utopique centralise et limite le potentiel d'action à l'unique gestion de son territoire. La critique libertaire du travail ne se focalise pas sur la réorganisation des relations humaines en fonction d'un territoire donné. Elle veut rejeter massivement et internationalement les relations d'exploitation spécifiques au travail tout en proposant une nouvelle organisation – libertaire – de la production.

1.2- Toute critique du travail n'est pas libertaire

Certains économistes entrevoient la réduction du temps de travail d'un bon œil parce qu'elle serait essentielle à la croissance de la plus-value. Les tenants de cette thèse croient que cela serait plus efficient sur le plan de la productivité¹⁴ ou encore parce que la robotisation et l'informatisation¹⁵ rendraient la chose nécessaire. Cette pensée menant à la réduction du temps de travail est essentiellement portée par les avancées technologiques (calcul de l'efficacité maximale du travailleur par le *manager* ou automatisation de la production), donc interne à l'entreprise. Selon ces préceptes d'efficacité et d'efficience, réduire le nombre d'heures de travail aurait aussi des répercussions positives sur la consommation dans le loisir en augmentant le temps disponible à celui-ci. En somme, la réduction du travail soutenue par ces principes vise à transformer le travail en le rendant plus supportable tout en dissimulant, comme fin ultime, l'idée d'augmenter les profits en stimulant la consommation ou en intensifiant le rendement des salariés. Cette pensée ne remet nullement en question les fondements aliénants ou oppressants du travail et va à l'encontre des bases de la critique libertaire. La recherche ne s'y attardera donc pas.

¹⁴ Georges FRIEDMANN, *Le travail en miettes*, France, Gallimard, 1964, 374p. et Georges FRIEDMANN, *Où va le travail humain ?*, France, Gallimard, 1963, 385p.

¹⁵ Jeremy RIFKIN, *La fin du travail*, trad. P. Rouve, France, La Découverte, 1996, 435p.

2- Une critique conjoncturelle

Chaque époque crée ses rebelles, chaque milieu contraignant crée son mouvement libérateur. Comme c'est le cas avec la famille, les médias, l'Église ou l'État, chaque agent de socialisation crée forcément une vague qui lui est contraire, un mouvement qui conteste son autorité. Le travail n'y échappe pas, surtout en étant l'élément clé du capitalisme, aussi bien pour la production de plus-value que pour l'entretien d'une classe de consommateur.

Dans la section suivante, la critique libertaire du travail sera analysée en corollaire à l'évolution du monde du travail au XIX^e siècle. Suivra à cela l'étude du même courant appliquée au XX^e siècle.

2.1- XIX^e siècle, une dépossession de plus en plus flagrante

« Dans le travail, l'homme s'oublie lui-même ; cela ne débouche cependant pas sur une douce naïveté, mais sur un état voisin de l'imbécillité. Le travail a transformé le sujet humain en objet, et a fait de l'homme une bête qui a eu le tort de trahir ses origines. Au lieu de vivre pour lui-même – non dans le sens de l'égoïsme, mais vers l'épanouissement –, l'homme s'est fait l'esclave pitoyable et impuissant de la réalité extérieure.¹⁶ »
(Émile Cioran)

« Faire, non pas devenir,
mais faire et en faisant se faire¹⁷ »
(Jules Lequier)

« Comment flotter au-dessus des contingences au bras d'un homme quand on subit les astreintes perverses du salariat ? Le travail [est] le pire ennemi de la passion, une galère obscène. [...] À rayer le labeur !¹⁸ »
(Liberté Byron)

« Sans travail, toute vie pourrit. Mais sous un travail sans âme, la vie étouffe et meurt¹⁹ »
(Albert Camus)

Les révolutions américaine et française ont servi à l'enracinement du capitalisme. Pouvant exercer un contrôle notoire sur les institutions politiques par le vote censitaire, l'influence bourgeoise saura accélérer l'industrialisation tout en pouvant compter sur celle-ci pour asseoir la légitimité de son pouvoir politique. À l'intérieur de l'usine, en remplaçant les rapports sociaux par des rapports de production, l'industrialisation légitimera, de surcroît, la médiocrité des conditions de travail en même temps qu'elle transformera l'ouvrier en marchandise.

¹⁶ Émile CIORAN, « Sur les cimes du désespoir » Bucarest, 1934, pp.15-102, dans *Œuvres*, Paris, Gallimard, 1995, 1818p.p. 89

¹⁷ Jules LEQUIER cité par Jean LACROIX, préface de Joseph VIALATOUX, *Signification humaine du travail*, Paris : 2. éd., Éditions ouvrières 1962, 180 p. p. 7

¹⁸ Alexandre JARDIN, *Mademoiselle Liberté*, Paris, Édition Gallimard, 2002, 223p.

¹⁹ Cité par : COMITÉ DE LA SANTÉ MENTALE DU QUÉBEC, *Pour donner un sens au travail*, Québec, Gaëtan Morin éditeur, 1992, 179 p.

Si les changements idéologiques et économiques induits au XIX^e siècle ont permis à la bourgeoisie de se hisser au pouvoir, l'atteinte de ce résultat n'a été possible que grâce à l'étude de l'homme par la méthode scientifique. En effet, la convention désobjectivisante de la démarche scientifique saura justifier l'exploitation de la classe ouvrière tout en la dépossédant de son savoir productif au profit des intérêts bourgeois. C'est ce dont il sera question dans la section suivante.

2.1.1- L'homme réifié

« La liberté du travail, c'est la liberté pour les travailleurs de se faire concurrence entre eux. [...] Le travail est libre dans tous les pays civilisés. Il ne s'agit pas de rendre le travail libre, mais de le supprimer.²⁰ »
(Karl Marx et Friedrich Engels)

« La propriété, c'est le vol.²¹ »
(Pierre-Joseph Proudhon)

« Au Moyen-Âge, près d'un tiers de l'année était férié, et il se pourrait que les luttes contre la réforme du calendrier aient moins tenu aux « onze jours perdus » qu'à l'idée que la science impériale conspirait à la disparition de ces espaces où la liberté du peuple avait trouvé refuge [...]»²²
(Hakim Bey)

« Vous avez commis l'erreur grave [...] de laisser votre science entre les mains de savants reconnus.²³ »
(Ernest Callenbach)

L'industrialisation amène son lot de conséquences. Nous n'avons qu'à penser au salaire médiocre, à l'interdiction de s'associer en syndicat et à l'environnement misérable que l'ouvrier doit subir. La question de la condition ouvrière est d'autant plus importante à soulever parce que les esclaves avaient parfois de meilleures conditions que les travailleurs : « [L]es forçats des bagnes ne travaillaient que dix heures, les esclaves des Antilles neuf heures en moyenne, tandis qu'il existait dans la France qui avait fait la Révolution de 89, qui avait proclamé les pompeux Droits de l'homme, des manufactures où la journée était de seize heures, sur lesquelles on accordait aux ouvriers une heure et demi pour les repas.²⁴ » Parce que la loi de l'offre et de la demande entraîne une baisse des salaires et des conditions de travail dès que l'offre de travail augmente, la forte

²⁰ Karl MARX et Friedrich ENGELS, *L'idéologie allemande*, Paris, Éditions sociales, 1968, 622p. p. 232

²¹ Daniel GUÉRIN, *Ni Dieu, ni Maître, Anthologie de l'anarchisme, tome 1*, Paris, Petite collection Maspero, 1970, 227p. p. 46

²² Hakim BEY, *TAZ ; Zone autonome temporaire*, Paris, Édition l'éclat, 1997, 90p. p. 21

²³ Ernest CALLENBACH, *Écotopie*, Québec, Édition Stock, 1979 (1975), 319p. p. 63

²⁴ Paul LAFARGUE, *Le Droit à la paresse, op. cit.* p. 22

immigration ouvrière²⁵ du XIX^e siècle et l'affluence des citoyens vers les villes allaient assurément accentuer l'exploitation ouvrière tout en enrichissant davantage l'élite bourgeoise. Mais ce ne sont pas seulement les conditions de vie des travailleurs qui se détériorent. En plus de la dure réalité dans laquelle il doit vivre, l'ouvrier se voit spolier de sa quintessence²⁶. En le soumettant aux lois du marché, la logique capitaliste réifie le travailleur en l'insérant dans « froid intérêt²⁷ » calculateur, au même titre qu'une marchandise. Nous pouvons nous attendre à ce que la critique libertaire du travail dénonce les mauvaises conditions de travail ainsi que la réification de l'ouvrier.

Mais comment pouvait se légitimer un régime aussi scélérat ? Comment l'artisan détenteur du savoir productif pouvait-il avoir si peu de pouvoir face à l'industrie ?

L'acquisition de savoirs se transforme au XIX^e siècle cependant que la méthode scientifique est utilisée pour étudier l'humain en société. Ceci induira des changements considérables sur le milieu de travail. La science en viendra à rejeter toute normativité autre que celle recommandée par ses propres résultats qui, dès lors, ne deviennent plus normatifs, mais objectifs. C'est d'ailleurs là l'ambition du positivisme qui se déploie dans la stricte reconnaissance des rapports de causes à effets en épurant la recherche des raisons soutenant un phénomène social. De cette façon, la science « engage le sujet dans un processus sans sujet.²⁸ » Avec les avancées technologiques permises par la recherche scientifique, l'artisan perd le monopole du savoir productif. Les techniques, les rythmes, les outils et le rendement ne sont plus déterminés par l'artisan, mais par le possesseur des moyens de production qui met en œuvre les avancées scientifiques : le bourgeois.

L'asepsie normative de l'approche scientifique, en considérant l'ouvrier comme un rouage non singulier dans le large calcul des coûts et des bénéfices, est l'apanage de

²⁵ Parce que les salaires sont déterminés par la loi de l'offre et de la demande, l'importante immigration ouvrière crée des conflits entre les travailleurs locaux et les expatriés. Le massacre de Rock Springs au Wyoming (1885) est un exemple de conflit de travailleurs qui se transforme en friction ethnique. Cet événement origine du fait que les mineurs chinois (*coolie*) acceptaient un salaire moins élevé que celui des mineurs américains. L'affrontement culmine lorsque les travailleurs américains mécontents massacrent une vingtaine de Chinois.

²⁶ Marx apportera l'idée que le prolétaire est aussi aliéné parce qu'il est dépossédé de ses moyens de production : Karl MARX, *Contribution à la critique de la philosophie du droit de Hegel*, Paris, Aubier Montaigne, 1971, 119p. p. 55

²⁷ Karl MARX, Friedrich ENGELS, *Manifeste du Parti communiste*, *op. cit.* p. 29

²⁸ Jean-Pierre SÉRIS, *Qu'est-ce que la division du travail ?* suivi de *Ferguson*, Paris, Librairie philosophique J. Vrin, 1994, 126p. p. 83

l'industrie qui peut, sans problème de conscience éthique²⁹, exploiter sa main-d'œuvre. De plus, l'idée objectivement déterminée qui veut que l'ouvrier soit remplaçable, ou qu'il ne soit qu'un parmi tant d'autres qui ne demandent qu'à travailler, légitime son exploitation : « Labor correctly understood this trajectory as a threat to the worth and power of the individual worker, who was becoming an interchangeable, cheap, and readily replaceable cog in a system driven by the logic of production and profit³⁰ ». Sans la révolution scientifique et son rejet de la subjectivité, la bourgeoisie n'aurait pas pu légitimer sa scélératesse envers les ouvriers. En situation d'inégalité, un outil neutre³¹ accentue l'exploitation du plus faible. La science servira d'agent neutre qui profitera à la classe bourgeoise en tant qu'excuse moralisatrice et en tant que moyen permettant de mettre la main sur le savoir productif qui était autrefois la possession du travailleur.

La symbiose qu'entreprendront la science et l'industrie produira une excuse moralisatrice à l'exploitation de la classe ouvrière, aliénera le travailleur à sa nature en le considérant comme une marchandise et elle le dépossèdera du savoir productif³². La critique libertaire du travail est réactive face à cela et elle se concrétisera d'une façon radicale : la lutte aux machines.

²⁹ Weber en fait une autre lecture en apportant l'idée que c'est grâce à l'éthique protestante que le capitalisme – et l'exploitation qui lui est propre – a su s'implanter : Max WEBER, *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme* ; suivi de *Les sectes protestantes et l'esprit du capitalisme*, trad. de l'allemand par Jacques Chavy, Paris, Édition Plon, 1964, 323p.

³⁰ NORTHWESTERN UNIVERSITY, *The dramas of Haymarket*, consulté le 1 mars 2009 sur URL [En Ligne] : <http://www.chicagohistory.org/dramas/prologue/prologue.htm>

³¹ Karl Marx dira à ce propos que les machines ne sont justement pas neutres puisqu'elles font partie du rapport social entre le capital et le travail : Jan SPURK, « La notion de travail chez Karl Marx » p. 201 à 226, p. 218, dans Daniel MERCURE, et Jan SPURK (sous la dir. de), *Le travail dans l'histoire de la pensée occidentale*, Québec, PUL, 2003, 297p.

³² Karl MARX, *Contribution à la critique de la philosophie du droit de Hegel*, op. cit. p. 112

2.1.2- Ned Ludd et le Capitaine Swing

« Les machines sont le nouveau prolétariat. La classe ouvrière est remerciée.³³ »
(Jacques Attali)

« À vivre environnés de machines de plus en plus rapides, nous
calquons inconsciemment notre rythme sur le leur³⁴ »
(Pierrette Sartin)

« Toute ta tabarnac de vie à faire la même tabarnac
d'affaire en arrière de la même tabarnac de machine ! [...] Tu viens que t'es tellement spécialisé dans ta job steadée, que tu fais partie de ta tabarnac de machine ! [...] C'est pus toé qui watches quand a va faire défaut, c'est elle qui watche quand tu vas y tourner le dos pour pouvoir te chier dans le dos, sacrement !³⁵ »
(Michel Tremblay)

À mesure que le pouvoir industriel augmente, la machine devient non seulement le concurrent de l'ouvrier³⁶, mais aussi la raison de son infortune. Comment l'ouvrier peut-il battre cet adversaire qui le surpasse en efficacité et dont le propriétaire conserve jalousement (secret d'industrie oblige) un savoir qui était traditionnellement le sien? Les luddites et le Capitaine Swing sauront affronter cette situation.

Nés d'un mouvement d'artisans, qui n'étaient plus de taille à rivaliser avec le pouvoir grandissant des propriétaires d'usines, les luddites deviennent les salvateurs des opprimés en faisant front à la bourgeoisie par une technique radicale : vandaliser les moyens de production. C'est en saccageant les machines que ces robins des bois (ils étaient à Nottingham près de la forêt de Sherwood après tout !) passaient à l'action en 1811 et en 1812. « Nous n'abandonnerons jamais les armes jusqu'à ce que la Chambre des communes passe une Loi pour supprimer toute machine nuisible au peuple³⁷ » disait

³³ Jacques ATTALI, *Lignes d'horizon*, Paris, Fayard, 1990, 214p. cité par Jeremy RIFKIN, *La fin du travail*, op. cit. p. 27

³⁴ Pierrette SARTIN, *L'homme au travail, forçat du temps?*, Belgique, Édition Gamma, 1970, 267p. p. 8

³⁵ Michel TREMBLAY, *À toi, pour toujours, ta Marie-Lou*, Ottawa, Édition Leméac, 1992, 93p. p. 63-64

³⁶ Lafargue estime son efficacité à 10 000% supérieure à celle de l'ouvrier : Paul LAFARGUE, *Le Droit à la paresse*, op. cit. p. 31-32

³⁷ Nicolas CHEVASSUS-AU-LOUIS, « José Bové le luddite? », *Cahiers de Science et Vie*, juin 2001, consulté le 21 juillet 2007 sur *OGM Dangers* URL [En Ligne]
<http://www.ogmdangers.org/intro/lien/luddites.htm>

le Général de l'armée des justiciers Ned Ludd. Les luddites n'en voulaient pas tant aux machines qu'aux conditions médiocres qui les entourent. À preuve, lorsque les conditions édictées par les luddites étaient respectées par les patrons d'usines (qualité du produit, salaire et conditions de confection acceptables), un écriteau était apposé sur la machine comme quoi elle exécute un travail de qualité en octroyant un salaire raisonnable. Contrairement à ce que certains³⁸ laissaient croire, les luddites n'étaient pas contre le progrès, mais contre l'exploitation. Le mouvement est en réaction à des conditions de travail médiocres tout en proposant des améliorations qualitatives³⁹ dans la production.

Toutefois, notons que le bris des machines n'est pas propre aux luddites, mais est plutôt « un phénomène largement répandu en Angleterre et ailleurs à la fin du XVIII^e et au début du XIX^e siècle.⁴⁰ » Par exemple, lors des révoltes ouvrières à Vienne en 1819 ou lors de la révolte des canuts à Lyon en 1831, les insurgés voient la machine comme un indigne concurrent et, comme les luddites, ils s'appliquent à les détruire. Un autre cas de soulèvement contre la machine et les conditions qu'elle engendre est celui du Capitaine Swing. Portons un regard plus attentif sur la critique qu'il apporte.

Des lettres signées « Capitaine Swing » sont envoyées aux propriétaires bourgeois lors de la révolte des travailleurs agricoles anglais en 1830. Celles-ci sont porteuses d'idées similaires à celles des luddites et elles font la menace d'incendier les greniers et de saccager les batteuses si les modalités qu'elles réclament ne sont pas satisfaites. Parce que l'industrialisation « est perçu[e] par [les insurgés] comme une agression mortelle à leur mode de vie⁴¹ », les lettres constituent « manifeste général du passé contre l'avenir⁴² ». Pour eux, la venue de la machine et du progrès change drastiquement leur façon de faire. Ceci, en déportant leur regard du passé, basé sur le respect du savoir et des

³⁸ Dont Duncan BYTHELL, *The handloom weavers*, Cambridge, Cambridge University Press, 1969.

³⁹ E. P. THOMPSON, *La formation de la classe ouvrière anglaise*, Paris, Gallimard, Le Seuil, 1988, 791p. et E.J. HOBSBAWM, « The machine breakers » dans *Labouring Men. Studies in the History of Labour*, London, Weidenfeld and Nicolson, 1964.

⁴⁰ Vincent BOURDEAU, François JARRIGE et Julien VINCENT, *Les Luddites. Bris de machine, économie politique et histoire*, Maisons-Alfort, Éditions Ère, 2006, 160 p. consulté le 26 juin 2008 sur URL [En Ligne] <http://rh19.revues.org/document1542.html>

⁴¹ Michael LOWY, *Du Capitaine Swing à Pancho Villa, résistances paysannes au capitalisme dans l'historiographie d'Eric Hobsbawm*, consulté le 1 mars 2009 sur URL [En Ligne] : <http://www.europe-solidaire.org/spip.php?article1169>

⁴² E.J. HOBSBAWM, G. Rudé, *Captain Swing*, London, Weidenfeld and Nicolson, 1969, p. 16

traditions ancestraux, vers l'avenir où les machines volent leur travail tout en diminuant leurs conditions de vie. Ainsi, à l'instar des revendications luddites, les travailleurs demandent des hausses de salaire ainsi que la suppression des machines qui leur enlèvent leur travail.

Démolir les machines permet d'affirmer la supériorité de la subjectivité. Briser, c'est s'affirmer vivant. Briser spécifiquement une machine, c'est la condamner à une mort subjectivement déterminée selon un rythme et une technique propres à chacun. Détruire la machine, c'est symboliquement assassiner la science, surpasser la technique et s'attaquer à l'industrie comme milieu coercitif.

Si, sans problème de conscience, l'industrie remplace l'homme par la machine, c'est qu'elle le considère comme un outil jetable. Les gestes des briseurs de machines évoquent non seulement le désir de réappropriation de la subjectivité ouvrière, mais signifient également le refus d'être réifié à l'état de marchandise, état qui n'aide en rien l'amélioration des conditions de vie des travailleurs.

Existe-t-il une façon de lutter contre l'industrie et le capitalisme sans nécessairement détruire les machines ? Une série d'insurrections ouvrières saura ouvrir l'imaginaire collectif vers un fonctionnement économique et social basé sur des valeurs libertaires.

2.1.3- La prise du pouvoir

2.1.3.1- Huit heures par jour mieux rémunérées

« Nul n'a droit au superflu tant que
chacun n'a pas le nécessaire⁴³ »
(Anne-Cécille ROBERT)

Plusieurs révoltes ouvrières parsèment le XIX^e siècle et le début de XX^e siècle. Quoiqu'elles divergent sur certains points de vue, un bon nombre de rébellions semble convenir de la nécessité d'améliorer les conditions de travail ainsi que de l'importance de la journée de huit heures : en 1885, les villes de Chicago et de New York subissent les assauts des grévistes du secteur de la confection en réclamant la journée de huit heures ; en 1902, les mineurs de Pennsylvanie font aussi la grève pour la journée de huit heures ainsi que pour une hausse de salaire ; en 1913, encore une grève de mineurs, réclamant la journée de huit heures et une amélioration des conditions de travail, secoue la Russie.

Un autre événement se démarquera de l'époque par son ampleur : la révolte – le massacre – de Haymarket Square à Chicago en 1886. La révolte d'Haymarket Square symbolise avec violence la dichotomie entre les ouvriers souhaitant améliorer leurs conditions de travail et les industriels désirant conserver leurs privilèges permis par l'exploitation d'une classe sociale. Albert Parsons⁴⁴, orateur durant ce rassemblement d'anarchistes et d'ouvriers, résume bien les revendications populaires en demandant, « the adoption of the eight-hour day.⁴⁵ » Il serait simpliste de croire que c'est seulement pour les huit heures par jour que les travailleurs sont descendus dans la rue. Ce cheval de bataille permet néanmoins de consolider la classe ouvrière dans un objectif commun et surtout réaliste. L'industrie donnera raison aux demandes des travailleurs au XX^e siècle seulement. Néanmoins, l'événement aura des conséquences tragiques : la protestation finira en massacre et l'image de l'anarchisme sera désormais stigmatisée et associée à la violence. Si les huit heures par jour rassemblent les travailleurs en vue d'améliorer leurs

⁴³ Anne-Cécille ROBERT, « Optimisme de la volonté » dans *Manière de voir*, no 92, Avril-mai 2007, p. 4-5

⁴⁴ August Spies, autre figure de prou de la révolte de Haymarket Square, le proposera aussi.

⁴⁵ NORTHWESTERN UNIVERSITY, *The dramas of Haymarket*, consulté le 1 mars 2009 sur URL [En Ligne] : <http://www.chicagohistory.org/dramas/prologue/prologue.htm>

conditions de travail, certains mouvements ouvriers réussirent à transformer ces manifestations en coup d'État ou en réelles sociétés alternatives.

2.1.3.2- La Deuxième République

La révolution française de 1848 n'est pas sans rapports avec les récoltes difficiles de 1846, mais elle tient aussi son origine de la critique libertaire du milieu productif. Enflammée par une manifestation d'étudiants et d'ouvriers qui tourne au drame, la révolution française de 1848 est principalement provoquée par un mécontentement généralisé face aux mauvaises conditions de travail des ouvriers. En effet, la durée et la dureté du travail sont excessives, la rémunération n'est pas suffisante pour sortir le salarié de la misère et les conditions d'hygiène et de santé ainsi que le haut taux de criminalité des quartiers ouvriers engendrent une mortalité élevée des classes populaires. De surcroît, l'argent des banques, autrefois disponible aux particuliers, est prêté à long terme à des entrepreneurs afin qu'ils développent un réseau de chemins de fer qui sert principalement aux industries. Ainsi, en prêtant peu aux particuliers, les banques accentuent la misère des classes ouvrières tout en permettant à l'industrie de devenir encore plus puissante. C'en est trop, une révolution supportée par des idéaux libertaires commence et sonne le glas de la monarchie de Juillet.

Les insurgés demandent plus que le retour à la démocratie. Quatre mois après la révolution, les réformistes d'allégeance républicaine veulent de nouvelles institutions afin de contrecarrer les méfaits du capitalisme. Ainsi naîtront les ateliers nationaux. Ceux-ci ont l'objectif ultime d'offrir un travail à tous les chômeurs, mais, par manque d'ouvrage, ils donneront un salaire à ceux qui s'y sont inscrits. Les ateliers constituent une incursion de l'État dans l'économie en plus de faire référence à une idée anticapitaliste : celle de payer quelqu'un à ne rien faire. Tout cela a été nécessaire pour contrer les effets de la marchandisation du travailleur qui le tient perpétuellement dans la misère. Ces ateliers sont créés en même temps que le bureau de secours qui offre aux ouvriers : des services de médecins à domicile, des bons de nourriture, le paiement des frais d'hospitalisation pour les malades ainsi qu'une assurance d'invalidité.

Malheureusement pour l'avancement de la cause ouvrière, les dirigeants sortant de l'élection de 1848 ferment les ateliers nationaux par peur que les travailleurs s'unissent pour fomenter une révolution. Les manifestations qui s'en suivent se terminent par le massacre de plus de quatre mille insurgés⁴⁶ et l'obligation pour les hommes âgés de dix-huit à vingt-cinq ans de s'enrôler dans l'armée. L'espoir d'une société plus libertaire menée par l'État s'effondrera en même temps que disparaîtra la Deuxième République lors du coup d'État orchestré par Napoléon Bonaparte.

Hissés par le peuple, mais maintenus par le pouvoir officiel, les ateliers nationaux de la Deuxième République française jouissent d'une certaine notoriété. Mais d'autres résistances non approuvées par le pouvoir officiel, jonchent la seconde moitié du XIX^e siècle. Quoique plus éphémères, le manifeste des soixante et le phénomène des communes françaises sauront marquer l'histoire de la lutte ouvrière avec le sceau libertaire.

2.1.3.3- Le manifeste et les communes

« Devenus des soldats
Aux consciences civiles
C'étaient des fédérés
Qui plantaient un drapeau
Disputant l'avenir
Aux pavés de la ville
C'étaient des forgerons
Devenus des héros »
(Jean Ferrat, *La Commune*)

Le manifeste des soixante (1864) tient son nom des soixante prolétaires qui l'ont signé. Selon ses auteurs, la réalisation de l'égalité et de la représentation citoyenne promulguées lors de la révolution de 1789 n'est restée que théorique. Les signataires mettent en lumière qu'une véritable démocratie est autant politique qu'économique et sociale ; ce qui n'est pas le cas de la France à ce moment. Le texte demande l'autonomie

⁴⁶ LE MONDE DIPLOMATIQUE, « Manière de voir ; Les révoltés du travail », dans *Le monde diplomatique*, no 103, Février-mars 2009, p. 13

de la classe ouvrière ainsi que sa représentation au Parlement⁴⁷. En outre, le manifeste avance des propositions : que le travail des femmes soit réglementé, que l'instruction primaire et professionnelle soit gratuite, que la compétence des sociétés de secours mutuel soit étendue, que des chambres syndicales soient créées et que l'on abolisse la loi sur les coalitions ainsi que l'article 1781 du Code civil qui stipule que la parole du maître vaut plus que celle de l'ouvrier quant au paiement de son salaire. Les exigences édictées par le manifeste visent à donner une identité collective à la classe ouvrière tout en lui donnant des armes contre l'exploitation capitaliste qui engendre des conditions de vie médiocres. Bref, il dénigre la supériorité morale de l'industrie en redonnant la parole – la subjectivité – à l'ouvrier.

Comme les communes de Marseille (1870), de Narbonne (1871), de Nîmes (1871) du Creusot (1871) ou de Toulouse (1871), la Commune de Lyon (1870) ne réussit pas à s'implanter durablement. Toutefois, les révoltés de la Commune de Lyon ne font pas que remplacer les organisations municipales par le système des communes. Ils avancent les bases d'un système libertaire alternatif en créant le Comité Central du Salut de la France ainsi que la Fédération révolutionnaire des Communes. L'objectif est de créer un nouvel ordre social géré par le peuple. Sur une affiche rouge signée par vingt-six personnes – dont Michel Bakounine – et collée partout dans Lyon, on peut notamment y lire que les tribunaux criminels et civils sont suspendus et remplacés par la justice du peuple et que l'impôt est aboli et remplacé par la récolte des contributions des communes fédérées⁴⁸. De leur côté, les ouvriers de la commune réclament une augmentation de salaire, un dédommagement lorsque la pluie empêche de travailler et la mort des riches fugitifs. La commune de Lyon s'écroule en moins d'un an sous les armes de la Garde nationale, mais restera néanmoins une tentative importante en vue d'améliorer les conditions des travailleurs. Toutefois, pour reprendre les mots d'Eugène Pottier (1886), « la commune n'est pas morte ». Moins de six mois plus tard, une autre commune, encore plus grande, vient montrer au monde que les ouvriers savent s'organiser et se gérer eux-mêmes.

⁴⁷ AA de Jean MAITRON, Université Paris-1 : consulté le 6 mars 2009 sur URL [En Ligne] : <http://biosoc.univ-paris1.fr/histoire/chrono/chrono2.htm>

⁴⁸ SITE D'INFOS ALTERNATIVES LYONNAISES, *Commune de Lyon*, consulté le 15 février 2009 sur URL [En Ligne] : <http://rebellyon.info/article5047.html>

En 1871, se développe à Paris une commune qui sera le théâtre d'avancées sociales importantes pour la classe ouvrière. En effet, les insurgés réquisitionnent les ateliers des propriétaires qui ont fui la révolte en les transformant en coopérative de travail. Quelques mesures sociales sont aussi instaurées dans la commune. Notamment, le travail de nuit dans les boulangeries est interdit, les cadres sont élus par les ouvriers, les amendes ainsi que les retenus de salaire sont prohibées, puis le salaire minimum et la journée de dix heures sont établis. Et même, chose inédite, les femmes ont droit au même salaire que celui des hommes. Sans conteste, les communards de Paris avancent les bases d'un système libertaire en redonnant le savoir à l'ouvrier par le mode coopératif de production et en améliorant substantiellement les conditions de travail.

2.1.3.4- Les associations de travailleurs comme exercice démocratique

Pour mieux faire face au pouvoir bourgeois, les travailleurs vont s'unir en associations ouvrières. La fondation de la Fédération américaine du travail en 1885 et la fondation de la Confédération générale du travail à Limoges en 1895 apparaissent d'ailleurs dans ce contexte. Toutefois, nous nous attarderons sur l'Association Internationale des Travailleurs (AIT) (1864-1972) ainsi que sur l'Industrial Workers of the World (IWW) (1905-...) qui sont riches en éléments libertaires.

L'AIT a été créée afin de servir de rempart aux ouvriers pris en lutte contre le système capitaliste et ce qu'il leur fait subir. L'idée derrière cette association est d'unir les travailleurs contre ce qui les exploite. Cependant, ne se limitant pas à la défense des ouvriers face au pouvoir bourgeois, l'AIT va plus loin en servant de relais à la révolution prolétarienne. Ce que l'AIT apporte comme idées libertaires tient notamment à la valorisation de la démocratie en réclamant le suffrage universel. Plus encore, elle s'oppose au travail des enfants et réclame la journée de huit heures. En plus de s'insurger contre son époque – la démocratie partielle – elle met de l'avant un système alternatif fondé sur la production et la souveraineté.

La fondation des Industrial Workers of the World se fait en 1905. À cette date précoce du XX^e siècle, l'IWW ressemble davantage aux mouvements libertaires de l'époque précédente en s'en prenant principalement aux mauvaises conditions ouvrières dans le milieu productif, et non – comme nous le verrons plus loin – à l'exploitation généralisée. Ce syndicat ne fait pas qu'unir les travailleurs contre le pouvoir bourgeois, il veut annihiler le capitalisme et transformer les relations de production afin que la classe ouvrière soit autonome : « La mission historique de la classe ouvrière est de supprimer le capitalisme. L'armée des producteurs doit être organisée non seulement pour la lutte quotidienne contre les capitalistes, mais aussi pour prendre en main la production quand le capitalisme aura été renversé. En nous organisant par les industries, nous formons la structure de la nouvelle société à l'intérieur même de l'ancienne.⁴⁹ » Peut-être par peur de se rigidifier, « [les wobblies] ne tentèrent jamais de s'ériger en parti⁵⁰ ». Parce qu'ils refusent l'association politique, ils se sont abstenus d'adhérer à la III^e internationale, et ce, même si Zinoviev leur en avait fait personnellement la demande. La devise des wobblies (adhérant de l'IWW) est révélatrice quant à leur affiliation aux idées libertaires : « éducation, organisation, émancipation⁵¹ ». Cette affiliation ne se fait pas qu'en théorie. En effet, Big Bill⁵² Haywood, dirigeant de l'IWW, montra un exemple de solidarité ouvrière en convoquant en 1910 une réunion interdite par la loi parce qu'elle réunissait des noirs et des blancs dans la même salle. Dans la même lignée, les wobblies utilisent la désobéissance civile comme moyen de pression ; peut-être se sont-ils inspirés des idées de Thoreau⁵³ qui était assez influent à l'époque. Plus encore, l'IWW veut créer une nouvelle culture ouvrière : « Ainsi, ils créeront ce que l'on peut nommer une culture de classe avec l'édition de chansons, de romans, de pièces de théâtre, etc. Pour eux, il ne

⁴⁹ Préambule de la Constitution des IWW, septembre 1908, Chicago

⁵⁰ André BERNARD sur Larry PORTIS, « IWW, le syndicalisme révolutionnaire aux États-Unis » dans *Le Monde libertaire*, 4 décembre 2003, consulté le 15 août 2007 sur URL [En Ligne] : <http://ml.federation-anarchiste.org/article1700.html>

⁵¹ SITE OFFICIEL DE L'IWW, consulté le 10 mars 2009 sur URL [En Ligne] : <http://www.iww.org/culture/official/preamble.shtml>

⁵² D'où le nom de la marque de pantalons de travail *Big Bill*.

⁵³ Henry David THOREAU, *La désobéissance civile*, Édition Mille et une nuits, Italie, 2002, 62p.

pouvait y avoir de clivage entre la pratique quotidienne et la théorie et, sans s'opposer aux intellectuels, ils se méfieront toujours de tous ceux qui voulurent les diriger.⁵⁴ »

L'union entre la science et l'industrie accentuera l'exploitation de la classe ouvrière en même temps qu'elle aliénera davantage le travailleur en le dépossédant de son savoir productif. Comme contraste à cela, le XIX^e siècle est la scène de luttes ouvrières qui veulent améliorer les conditions de travail des salariés. Pour ce faire, des travailleurs saccagent les machines et manifestent pour obtenir la journée de huit heures. Des projets politiques vont aussi voir le jour en total opposition à ce que les relations de travail font vivre à cette époque. La révolution française de 1848 et les différentes expériences de communes françaises en sont des exemples. La critique libertaire du travail est aussi portée par les associations ouvrières révolutionnaires comme l'AIT et l'IWW qui militent pour l'abolition du capitalisme et pour l'amélioration de la condition ouvrière. Est-ce que le XX^e siècle verra la critique libertaire se perpétuer telle qu'elle se présente au XIX^e siècle ou sera-t-elle amenée à se transformer?

⁵⁴ André BERNARD sur Larry PORTIS, « IWW, le syndicalisme révolutionnaire aux États-Unis » dans *Le Monde libertaire*, 4 décembre 2003, consulté le 15 août 2007 sur URL [En Ligne] : <http://ml.federation-anarchiste.org/article1700.html>

2.2- Le XX^e siècle

« L'idée d'embrasser la bague d'un cardinal leur semble incongrue, mais combien de courbettes ont-ils exécutées devant un « petit boss » au nom de la hiérarchie bureaucratique ? Jeûner le vendredi ? N'y pensez pas. Pourtant, combien de sandwichs plus ou moins frais avalés devant l'ordinateur ? Combien de repas carrément sautés au nom de la productivité, de la rentabilité, de l'efficacité ?⁵⁵ »
(Nathalie Collard)

Ce qui est manifeste au XX^e siècle, c'est l'absence d'une critique libertaire qui aborde le travail comme un tout. Ceci a plusieurs causes. Dans un premier temps, la recherche de gains légaux se déroulant sur le plan managérial institutionnalise la lutte entre syndicat et patron vers une instance qui les chapeaute. Ensuite, la venue du keynésianisme amalgame la fonction productive à la consommation. La consommation devient ainsi une extension des relations de travail. De plus, la venue de la société de consommation isole les individus les uns des autres en médiatisant leurs rapports par des images et des marchandises. Finalement, la mondialisation force les adversaires en présence à s'ajuster selon de nouveaux enjeux avec des acteurs tout aussi nouveaux. D'emblée, la critique libertaire du travail ne pourra plus se restreindre à l'unique sphère productive.

⁵⁵ Nathalie COLLARD, « Je travaille donc je suis » dans *La Presse*, 14 décembre 2004, p. 3

2.2.1- De la médiation législative et managériale en milieu ouvrier

Un problème s'impose. La critique libertaire du travail vécue par les luttes ouvrières du XIX^e siècle n'a pas mené à l'éradication du capitalisme. Les avancées sociales permises par le combat des travailleurs ont été recodées en lois par l'appareil juridico-politique. Il en est ainsi de la loi française sur les conseils de prud'hommes (1907) qui édicte l'alternance entre patron et ouvrier à la présidence de conseils visant à régler les cas de rupture de contrats de travail, de la loi garantissant leur emploi aux Françaises enceintes (1909), de la loi garantissant le versement du salaire à intervalles réguliers en France (1909), de la loi sur la retraite à soixante-cinq ans en France (1910), de l'interdiction du travail chez les enfants de moins de seize ans aux États-Unis (1938), du salaire minimum vital en France (1947) ou de fondation de l'organisation internationale du travail à Genève (1919). Ces lois ont rendu le capitalisme plus tolérable. Cependant, l'émission de limites aux excès du capitalisme ne le mène pas à disparaître, mais plutôt à se rendre de moins en moins perceptible. L'occultation des tenants et aboutissants du capitalisme oblige la critique libertaire à s'ajuster.

Au XIX^e siècle, l'opposition entre patron et travailleurs permet aux deux parties de lutter au nom de leurs intérêts distinctifs. Parce qu'il est exploité, le salarié saura se retrancher dans la sphère publique pour y trouver des alliés. Les fréquentes révoltes ouvrières, précédemment abordées, témoignent de ce mécontentement populaire. De son côté, la partie patronale « [...] sera [...] incapable de réaliser cette capacité d'organisation [(celle du mouvement ouvrier)] car [elle] doit pour ce faire se mesurer à la société et à ses institutions, alors que la continuité de son existence même dépend d'elles.⁵⁶ » Pour assurer sa pérennité dans le XX^e siècle, le capitalisme avait besoin d'une institution lui permettant de survivre tout en intégrant les revendications des travailleurs. Ce nouvel acteur sera le management, « ni capitaliste ni ouvrier, mais qui procède des deux.⁵⁷ » Comme la science, le management est *a priori* neutre. En effet, il n'y a, de prime abord, aucune subjectivité dans la prévision du coût d'entretien d'une machine, dans le calcul du taux de productivité et de profit ou dans l'estimation du temps nécessaire à l'exécution

⁵⁶ Rolande PINARD, « La fin du travail : qu'est-ce à dire ? », dans *Société*, no 18-19, été 1998, pp. 199-222, p. 205

⁵⁷ Idem

d'une étape de production. Toutefois, le management participe au renforcement du capitalisme en tentant de dissimuler les contradictions de classe sous l'égide de la neutralité. Simulacre d'autant plus admissible que doivent se soumettre à cette institution autant les bourgeois que les prolétaires.

Rolande Pinard⁵⁸ a su montrer que les luttes ouvrières ont été récupérées par la logique managériale pour fonctionner comme un système dépourvu de « socialité », c'est-à-dire épuré de toute visée révolutionnaire. Michel Freitag l'appuie en ces dires :

« Le déplacement du pouvoir patronal fondé sur l'institution universaliste de la propriété vers le pouvoir managérial de gestion, de contrôle et d'organisation, à caractère local et particulier, va porter les ouvriers à s'organiser eux aussi en tant que partenaire et groupe d'intérêt sur le terrain même de l'entreprise, plutôt que de s'adresser politiquement à l'État en tant que classe sociale possédant une position globale dans la société, pour obtenir protection de leurs droits [...].⁵⁹ »

Désormais, la dualité entre employeurs et travailleurs se réalise autrement. « [Les syndicats] restent bien orientés vers la défense ouvrière, mais ils le font désormais à travers une exigence de participation aux décisions de la structure managériale-organisationnelle.⁶⁰ » Les syndicats ont retranché la défense ouvrière dans des paramètres managériaux. Ici se trouve un exemple typique de ce que Foucault nomme le biopouvoir : c'est l'individu lui-même qui participe à son propre enfermement⁶¹ en s'intégrant activement au système. Les rapports de production se sont horizontalisés, engendrant une « opposition » de classe non conflictuelle, puisque non-hiérarchique⁶². Ainsi, la révolte du salarié qui luttait contre le capitalisme en prenant conscience de sa condition de classe, devient de moins en moins probable dans un monde géré par la logique managériale. L'ouvrier devient captif de sa condition et captif de ses luttes épurées de toutes visées révolutionnaires. Cet emprisonnement se consolide au sein de l'entreprise « grâce à des

⁵⁸ Rolande PINARD, *La révolution du travail. De l'artisan au manager*, op. cit. et Rolande PINARD, « La fin du travail : qu'est-ce à dire ? », dans *Société*, no 18-19, été 1998, p. 199-222

⁵⁹ Michel FREITAG, *L'oubli de la société; pour une théorie critique de la postmodernité*, op. cit. p. 309

⁶⁰ *Ibid.* p. 309-310

⁶¹ Jean-Paul BRODEUR, « Michel Foucault et la (post)modernité : dossier », dans *Criminologie*, v. 26, no 1, Presses de l'Université de Montréal, 1993, 175p. ; Michel FOUCAULT, *Surveiller et punir : naissance de la prison*, op. cit. ; Yves MICHAUD, « Des modes de subjectivation aux techniques de soi : Foucault et les identités de notre temps », loc. cit. ; Yves Charles ZARKA, « Foucault et le concept non juridique du pouvoir », in *Cités*, no 2, Paris, PUF, 2000

⁶² Michel FREITAG, « Éclatement du social ou oubli de la société », in *Société*, numéro 3, été 1988, p. 17

politiques de gestion du personnel qui offrent des avantages liés à l'entreprise (qu'on perd si on la quitte ; par exemple, des promotions et un salaire selon son ancienneté, un régime de retraite, des assurances diverses, etc.).⁶³ » Le syndicat n'est plus un rempart qui protège l'ouvrier dans sa lutte contre le capitalisme, mais participe plutôt à son aliénation en reléguant la bataille sur la conservation et l'amélioration de privilèges donnés aux travailleurs. La critique libertaire du travail par l'entremise du syndicat devient futile puisque ce dernier a tout autant intégré la violence structurelle managériale, c'est-à-dire qu'il ne tente pas tant d'émanciper le travailleur que de l'insérer dans sa propre logique.

En résumé, en même temps que s'institutionnalisent et se déradicalisent les luttes ouvrières, la logique managériale vient chapeauter les relations salariales. L'occultation du capitalisme ne s'arrêtera pas là, puisqu'il saura élargir son rayon d'action à un domaine nouveau : la consommation.

⁶³ Rolande PINARD, « La fin du travail : qu'est-ce à dire ? », *loc. cit.* p. 206

2.2.2- Taylor, Ford et le chronomètre, vers la transformation des relations d'exploitation

« Most violence is not deviant behavior, not disapproved of, but to the contrary is defined as virtuous action in the service of generally applauded conventional social, economic, and political norms.⁶⁴ »

L'industrialisation a augmenté la productivité comme jamais auparavant. Afin de rentabiliser davantage l'utilisation des machines, il fallait un outil permettant de calculer l'efficacité de la main-d'œuvre. À cet égard et à l'instar des machines contre lesquelles les luddites et le Capitaine Swing se battaient, un autre produit de la science jouera contre le salarié : le chronomètre. Plus qu'un outil de calcul de la production, le chronomètre servira de méthode de contrôle des salariés en fragmentant de façon infinitésimale⁶⁵ les temps d'exécution liés à la production. Mais la façon dont le chronomètre induira le plus d'effet, c'est en permettant une réorganisation profonde du travail par l'organisation scientifique du travail – le taylorisme –, le travail à la chaîne – le fordisme – et le management. L'ouvrier deviendra progressivement le vassal de l'ouvrage parcellisé qu'on lui demande d'exécuter selon les prémisses de la science. Ainsi s'exacerbe sa condition de marchandise. Comme elles l'ont fait au XIX^e siècle, les techniques de production capitaliste du XX^e siècle considèrent l'ouvrier comme un élément non-singulier dans le calcul des revenus de l'entreprise. Si ces techniques induisent des changements dans le travail, elles le feront aussi dans les relations sociales.

Au XIX^e siècle, l'exploitation capitaliste se vivait dans le travail. La critique libertaire ciblait ainsi le milieu productif. Telle qu'abordée précédemment, dès le début du XX^e siècle, une tendance se profile quant à la récupération des luttes ouvrières par le système législatif et par la logique managériale. S'ajoutent à cela les nouvelles méthodes

⁶⁴ Nancy SCHEPER-HUGHES et Philippe BOURGOIS, « Introduction : Making Sense of Violence » dans *Violence in War and Peace*, (N. Scherper-Hughes et p. Bourgeois coord.), p. 1-31, Oxford, Blackwell Publishing, 2004, 496p. p. 5

⁶⁵ Les temps d'exécution peuvent aller jusqu'au dix millième de seconde : Mark ACHBAR et Jennifer ABBOTT, (réalisateur) *The Corporation ; des symptômes inquiétants*, 3 DVD, États-Unis, 2003, 229 minutes, son et coul., documentaire, version française.

de production, comme le taylorisme et le fordisme, qui auront des conséquences sur le mode de vie des travailleurs. Voyons les répercussions qu'induisent ces changements.

Le concept de néo-prolétariat⁶⁶ ou de prolétariat post-industriel⁶⁷ du XX^e siècle détonne de la description du prolétaire décrite par Marx. Ce dernier le représente comme un être aliéné et exploité parce qu'il est dépossédé de ses moyens de production. Le XX^e siècle amorce toutefois un bouleversement de la capacité opérante du capitalisme. Celui-ci ne se cloisonne plus uniquement dans la production, mais étend aussi des ramifications dans la consommation. En effet, le fordisme ne se limite pas au travail à la chaîne, mais sert aussi à assurer une production constante en stimulant la consommation des salariés. Cette façon de faire motive non seulement la consommation, mais fait aussi taire la critique libertaire qui dénonçait les mauvaises conditions des ouvriers. En revanche, avec un salaire décent, le travailleur est toujours exploité, mais avec plus de finesse et de subtilité dans des rapports de production complexifiés.

L'exploitation capitaliste du XX^e siècle assure sa domination en achetant le silence de l'ouvrier en lui permettant d'avoir accès à des biens de consommation. Parce que le capitalisme avait un besoin indéniable de stimuler la consommation pour se sortir de la crise économique de 1929, pour empêcher la venue d'un nouveau krach et parce qu'il devait faire taire les voix réclamant l'abolition de la propriété telle que vécue par les bolcheviques, la société de consommation se présentait comme une solution incontournable.

C'est précisément la venue de la société de consommation qui change les relations d'exploitation. La société de consommation ne veut pas vendre des biens à des consommateurs, mais des consommateurs à des biens. Là est le problème. Le consommateur devient le produit – la marchandise – du système capitaliste en même temps que les rapports sociaux se subrogent à des relations d'objet⁶⁸ médiatisé par ce que Debord nomme le spectacle : « Le spectacle est le moment où la marchandise est parvenue à l'occupation totale de la vie sociale.⁶⁹ » L'ouvrier n'est plus seulement

⁶⁶ Utilisé par Stuart SIM, *Post-Marxism : An Intellectual History*, Royaume-Uni, Routledge, 2000, 240p.

⁶⁷ Utilisé par André GORZ, *L'immatériel. Connaissance, valeur et capital*, Paris, Galilée, 2003, 152p.

⁶⁸ Jean BAUDRILLARD, *La société de consommation*, Paris, Idées / Gallimard, 1970, 316p. p.17

⁶⁹ Guy E. DEBORD, *La Société du Spectacle*, Édition Gallimard, Paris, 1992, 209p. p. 39

considéré comme une marchandise dans ses rapports de production, il l'est aussi dans ses rapports sociaux.

Parce que la consommation devient synonyme de récompense, le spectacle permet aux relations d'exploitation capitalistes de perdurer et de s'étendre en se dotant d'une politique de conditionnement par renforcement positif. Ainsi, parce que l'exploitation ne se vit plus dans l'opposition entre exploiteur et exploité, mais plutôt dans les rapports de consommation, « le nouveau prolétariat tend à englober à peu près tout le monde. »⁷⁰ et, ironiquement, « il n'y a jamais eu autant de prolétaires depuis que le prolétariat a disparu »⁷¹. Si la consommation achète le silence de l'ouvrier, elle tend aussi à dissimuler les adversaires en présence : l'ouvrier accepte ses conditions de travail parce que grâce à elles, il peut s'offrir des biens et services. L'exploitation devient, à cet effet, nécessaire à l'épanouissement. La bourgeoisie a, de cette façon, créé un pouvoir autonome qui la dispense de gérer elle-même la société civile⁷² : « [...] la bourgeoisie a créé une puissance autonome qui, tant que subsiste cette autonomie, peut aller jusqu'à se passer d'une bourgeoisie.⁷³ »

En résumé, la société de consommation élargie les relations d'exploitation tout en faisant taire la critique libertaire sur les conditions de travail en donnant des récompenses et en isolant les individus les uns des autres : « De l'automobile à la télévision, tous les biens sélectionnés par le système spectaculaire sont aussi ses armes pour le renforcement constant des conditions d'isolement des « foules solitaires ». ⁷⁴ » Qui plus est, les rapports sociaux médiatisés par des images⁷⁵ spectaculaires et marchandes bloquent l'imaginaire collectif en même temps qu'ils minimisent la possibilité d'un soulèvement populaire.

⁷⁰ ANONYME, « Les mauvais jours finiront », *Internationale Situationniste* no 7, Avril 1962, p.10-17, p. 13

⁷¹ Raoul VANEIGEM, *Adresse aux vivants sur la mort qui les gouverne et l'opportunité de s'en défaire*, Paris, Éditions Seghers, 261 p., 1990, p. 72

⁷² Robert COX. « Gramsci, hegemony and international relation: An Essay in methods », dans *Millenium: journal of international Studies*, 12/2 (été 1983), p. 163

⁷³ Guy E. DEBORD, *La Société du Spectacle*, Édition Gallimard, Paris, 1992, 209p. p. 100

⁷⁴ *Ibid.* p. 30

⁷⁵ *Ibid.* p. 16

Ainsi, loin d'avoir disparu, les relations d'exploitation se sont simplement transformées. Maintenant que l'ouvrier a un salaire qui lui permet d'acquérir des biens qui vont au-delà de ce qui est nécessaire à sa survie, la récompense qui est lui donnée n'est plus des moyens de subsistance, mais des moyens lui permettant de consommer. Ainsi, en tant que gratification à la participation à l'activité productive, la consommation est au XX^e siècle ce que le salaire est au XIX^e siècle. La consommation devient, de cette façon, une extension des rapports de production. Étudier la critique libertaire de la société de consommation revient ainsi à critiquer les rapports de production. Loin de s'éloigner de l'analyse du milieu productif, l'étude de la critique libertaire de la société de consommation comme récompense au travail trouve son équivalent dans le combat contre les mauvais salaires au XIX^e siècle.

En résumé, si elle veut être efficace et totale, la critique libertaire du travail ne peut plus se limiter à faire le procès du milieu productif. Elle doit aussi s'attaquer à la consommation qui est le moyen par lequel le milieu productif achète l'ouvrier tout en permettant au système capitaliste de perdurer. La critique libertaire s'en prendra ainsi à la société de consommation notamment par le mouvement punk, les émeutes de Berkeley, de Watts et de Mai 68.

2.2.3 Le mouvement punk

Alors que les hippies s'isolent de la société pour vivre hors de la consommation, les punks se pavanent dans la ville avec des épingles de nourrice dans les joues, des tatous de svastika sur le visage, des bas de nylon déchirés ou avec les cheveux hérissés rouge écarlate. Leur habillement hurle l'opiniâtreté de leur insubordination. Ils ne portent pas juste des vêtements qui ne sont plus à la mode, mais du linge provocateur. Par exemple, en endossant des uniformes militaires, ils tournent au ridicule l'usage premier de ce costume tout en montrant la facilité avec laquelle ils transgressent les conventions sociales.

Ce mouvement contre-culturel encouragé par une musique éponyme, met à bas le travail ainsi que la société de consommation : la chanteuse Poly Styrene du groupe X-Ray Spex disait tout faire pour ne jamais être un sex-symbol ou une image de consommation et Johnny Rotten, chanteur des Sex Pistols s'époumonait à crier « Je ne veux pas de vacances au soleil⁷⁶ ». Dans la chanson « Pretty Vacant » les Sex Pistols réclament le droit de ne pas travailler tout en se dissociant de la société de consommation : « En même temps que le million de chômeurs, les Sex Pistols s'assirent dans les encadrements de portes, se lissèrent les plumes et crachèrent : « We're pretty / Pretty vacant / [...] and we don't care ».⁷⁷ »

« We don't care » pourrait être le dénominateur commun de la critique provenant du mouvement punk. Sid Vicious, bassiste des Sex Pistols, savait à peine jouer de son instrument tellement il était intoxiqué par l'héroïne. Pour éviter la cacophonie, il devait s'exécuter devant le public sans que sa basse ne soit branchée à un amplificateur. Dada a montré qu'il était possible de faire de l'art avec n'importe quoi et le punk a montré que n'importe qui pouvait en faire. Ce que Sid Vicious faisait dans le groupe était plutôt d'incarner ce « n'importe qui » en même temps qu'il représentait un symbole anti-productiviste. Contrairement au milieu productif et son organisation scientifique du travail, il importe peu de la personne et de son efficacité dans la musique. Ce qui est

⁷⁶ Greil MARCUS, *Lipstick Traces*, Édition Gallimard, Paris, 1998, 602p., p. 28

⁷⁷ *Ibid.* p. 27

primordial, c'est d'expulser sa rage. Si la consommation veut acheter le silence de l'ouvrier, le punk, pour sa part, hurle son insoumission et assassine son corps comme ses vêtements qu'il se refuse à associer à l'idée du bonheur. Par des rythmes ravageurs, le mouvement punk délégitimait la musique passée, pour se projeter dans un *no future*. Un futur mort et sans avenir. Des titres d'album de groupes punks sont éloquents à cet égard : « You are already dead » de Crass ou « How to clean everything » de Propagandhi. Le mouvement punk montre aussi « une jeunesse qui s'injecte à mort du speed plutôt que de devenir ce à quoi elle ressemble déjà.⁷⁸ » Pour les punks, la drogue symbolise la fuite à tout prix. S'éloigner des conventions sociales, s'éloigner du travail, s'éloigner de la consommation, etc. La drogue, les cris et la violence permettent cette évasion. Par ses arrangements musicaux, son style vestimentaire et ses idées nihilistes, le mouvement punk montre son insoumission en refusant absolument tout du système en place.

⁷⁸ Greil MARCUS, *op. cit.*, p. 20.

2.2.4- Les émeutes de Watts

Au mois d'août 1965, à Los Angeles, un incident entre policiers et passants s'est rapidement transformé en une suite de tribulations mettant en lumière l'opposition de la critique libertaire à la société de consommation. En quatre jours d'émeutes, la population locale a fait front aux forces de l'ordre. Pour mater la révolte des résidents du quartier – essentiellement Noirs –, l'équivalent d'une division d'infanterie ainsi que l'usage de chars d'assaut ont été nécessaires. Le bilan de ces émeutes : trente-deux morts, dont vingt-sept Noirs, plus de huit cents blessés et plus de trois mille arrestations⁷⁹.

Essentiellement, les émeutiers noirs s'opposaient aux policiers blancs. Mais il ne s'agit pas d'une révolte ethnique. Les individus qui ont participé à cette insurrection ne se révoltaient pas en tant qu'ethnie, mais en tant que classe sans avenir, vouée à la délinquance pour assurer sa survie. Les possibilités d'avancement social – c'est-à-dire l'insertion dans le système production-consommation capitaliste – sont presque interdites par la condition de classe inférieure des résidents de Watts. La seule façon d'accéder aux idéaux capitalistes est le vol.

Alors que le capitalisme promet au travailleur patient qu'il pourra obtenir ce qu'il veut avec du temps et des efforts, les émeutiers de Watts réussissent à acquérir l'abondance dans l'immédiat. En pillant les magasins, ils pouvaient avoir tout et tout de suite⁸⁰. Ils ont détourné le principe selon lequel la consommation n'est accessible qu'en travaillant.

Loin d'être cloisonnée dans l'égoïsme, la révolte a aussi permis une orgie de cadeau, un potlatch dirait l'I.S. Le vol et le cadeau symbolisent le refus du système économique qui ne rend la consommation possible que par le travail. Parce que les résidents de Watts ont détourné ce principe, les biens ont aussi perdu leur caractère marchand. En festoyant à l'unisson, les émeutiers se débarrassent de la médiation des rapports sociaux par des images spectaculaires tout en brisant l'isolement de la foule solitaire. Par surcroît, il n'y avait pas seulement le vol de la marchandise, il y avait aussi

⁷⁹ INTERNATIONALE SITUATIONNISTE, *Le déclin et la chute de l'économie spectaculaire-marchande*, I.S. no 9, Mars 1966, p.3

⁸⁰ *Ibid.*, p. 4-5

sa destruction par des incendies, c'est-à-dire « [l]e passage de la consommation à la *conssumation*⁸¹ ». Parce qu'elle avait perdu la légitimité de sa valeur d'échange, la marchandise n'était plus admirée, elle devenait l'occasion de faire la fête par le don et le saccage. Ce n'est pas l'achat de marchandises qui rendait heureux les insurgés, mais leur destruction. Cela allait à l'encontre de la société de consommation qui tente de faire le rapprochement entre le bonheur et l'achat de biens et services. Les marchandises ont été détournées de leur fonction de récompense pour être recodées en choses publiques, festives, accessibles et gratuites.

⁸¹ *Ibid.* p. 5-6

2.2.5- Les émeutes de Berkeley

Toujours en Californie, à Berkeley cette fois, au mois d'avril 1969, près de mille personnes contribuent volontairement à la construction du « People's Park » en fournissant la main-d'œuvre, mais aussi des fonds, des fleurs, des arbres et des outils⁸². Ce qui motive les citoyens est la volonté de créer un lieu propice aux débats et aux décisions politiques ainsi que la ferme intention de s'opposer à la construction d'un stationnement commandée par l'administration de l'université à qui appartient le terrain. Sous l'excuse que le parc sert de milieu à la consommation de drogue, l'administration de l'université envoie la police chasser les occupants du terrain. Des émeutes s'en suivent et se terminent par la mort d'un émeutier et par soixante-dix blessés⁸³.

Ce qui détonne dans le projet du parc de Berkeley est la démarche des citoyens qui n'ont pas demandé à l'administration de l'université, ni à l'État, ni à une entreprise de construire le parc. Ils l'ont créé par eux-mêmes et pour eux-mêmes. À bas les techniques prônées par le travail à la chaîne édictées par un patron et à bas l'institutionnalisation de la volonté des citoyens. En construisant bénévolement le parc, les citoyens de Berkeley ont aboli l'opposition entre le travailleur et le patron. Comme c'est aussi le cas avec les émeutes de Watts, les citoyens sont allés au-delà des prescriptions capitalistes pour lesquelles la jouissance d'un bien doit obligatoirement passer par son achat qui, lui-même est permis par le travail rémunéré. Ainsi, en érigeant un parc qui ne rapporte rien monétairement, ils ont fait disparaître la dualité entre le consommateur et son objet acquis par le labeur. Seule la passion du moment a animé les constructeurs de l'endroit. Ils ne voulaient pas bâtir un parc afin qu'il soit rentable ou pour acquérir du prestige social, mais plutôt pour se réapproprier un lieu public afin d'y faire des débats libres et ouverts. En ce sens, ils ont aussi voulu briser l'isolement engendré par la marchandisation des rapports sociaux.

⁸² Alicia WITTMEYER « From Rubble to Refuge », *The Daily Californian*, vue le 31 mars 2009 sur URL [En Ligne]: http://www.dailycal.org/article/15086/from_rubble_to_refuge

⁸³ Alicia WITTMEYER « From Rubble to Refuge », *The Daily Californian*, vue le 31 mars 2009 sur URL [En Ligne]: http://www.dailycal.org/article/15086/from_rubble_to_refuge

Quant à leur opposition au stationnement automobile, elle pourrait signifier leur mécontentement face à la réorganisation de l'espace selon les dogmes de l'efficacité. Une voiture va vite et doit rouler sur une surface plane et grise selon des règles strictes. Tandis qu'un parc laisse place à la diversité des couleurs, à une flore luxuriante et à la sinuosité des chemins. Les concepteurs n'ont pas voulu construire des édifices confortables ou une piste cyclable qui canalise le déplacement des gens. Ils ont plutôt voulu créer un parc où le mouvement s'arrête et où les règles sont prohibées ; ce qui s'oppose drastiquement au milieu du travail et à la consommation. Si des débats et des décisions politiques sont pris dans un parc, c'est que ce type d'espace permet l'horizontalité des débats – tous sur un pied d'égalité.

Ainsi, non seulement « People's Park » s'érige dans des moyens anti-travail et anti-consommation, mais en plus, il ressoude le tissu social perdu dans la marchandisation des rapports sociaux tout en s'opposant à toutes institutions qui auraient pu déradicaliser la critique libertaire en reléguant ses revendications antiautoritaires sous l'égide d'un combat législatif.

2.2.6- Mai 68 et l'I.S.

La révolte contre le travail et la société de consommation⁸⁴ qui a été la plus marquante du XX^e siècle est certainement celle des événements de Mai 68. Ce n'est pas pour rien qu'on parle encore aujourd'hui de ce soulèvement populaire. Comment a-t-elle pu prendre autant d'ampleur ? Contredisant Henri Lefebvre pour qui la « conjoncture [révolutionnaire de 1871] ne se produira plus »⁸⁵, Mai 68 symbolise la rébellion et l'union des tous les néo-prolétaires nés de la généralisation des relations d'exploitation. Contre toutes attentes, des gens de tous les métiers – et non pas juste les ouvriers – se sont révoltés par une « une réaction en chaîne de refus.⁸⁶ » :

« The revolt was a majority movement in the sense that it cut across nearly all the class lines in France. It involved not only students and workers, but technicians, engineers and clerical people in nearly every stratum of the state, industrial and commercial bureaucracy. It swept in professionals and laborers, intellectuals and football players, television broadcasters and subway workers. It even touched the gendarmerie of Paris, and almost certainly affected the great mass of conscript soldiers in the French army.⁸⁷ »

La protestation est d'abord venue des étudiants, mais elle ne se serait jamais déployée avec une telle l'amplitude si la révolte n'avait pas transgressé les classes sociales.

Mai 68 a aussi réussi à dénuder le pouvoir des syndicats modernes lorsque ces derniers exhortaient les employés de retourner au travail ou lorsqu'ils essayaient de trouver un terrain d'entente avec la partie patronale. Les syndicats ne pouvaient ni régler, ni comprendre les enjeux qui se tramaient à ce moment parce qu'ils faisaient parti de ces institutions contre lesquelles les insurgés avaient l'intention de se débarrasser. Les

⁸⁴ Patrick Champagne montre que les événements de Mai 68 étaient principalement motivés par une opposition massive envers la société de consommation : Patrick CHAMPAGNE, sous la dir. de Emmanuel WARESQUIEL, *Le siècle rebelle ; dictionnaire de la contestation au XXe siècle*, Paris, Larousse, 1999, 1038p. P. 518. D'ailleurs, le groupe *Halte à la Croissance* du Club de Rome de 1972 ou plus globalement le retour à la terre des années 1960-1970 montrent aussi ce désir de fuir la société de consommation.

⁸⁵ INTERNATIONALE SITUATIONNISTE, « Le commencement d'une époque », op.cit., p.6.

⁸⁶ Greil MARCUS, *op. cit.* p. 49

⁸⁷ Murray BOOKCHIN, *Post-scarcity anarchism*, Black rose books, Montréal-Buffalo, 1986 (1971), 310p. p. 272

émeutiers ne pouvaient pas prendre le risque que leur lutte soit récupérée par un syndicat, pour ensuite être reléguée sur le plan législatif.

Comme à Berkeley, ce que réclament les manifestants, c'est d'abord un lieu de rassemblement et de délibération. Au lieu de se réapproprier un parc, les insurgés veulent transformer « leurs lieux de travail en laboratoire de débats et de critique.⁸⁸ »

Cette manifestation est aussi le point de convergence d'idées libertaires « anti » : anti-cléricale, anti-autoritaire, anti-capitaliste, anti-machiste, etc. L'allégeance libertaire s'incarne notamment dans les graffitis de l'époque, majoritairement faits par le situationniste Sébastiani. Certains veulent faire table rase du passé : « Tant que nous n'aurons pas tout détruit, il restera des ruines⁸⁹ » ou « Cours Camarade, le vieux monde est derrière toi !⁹⁰ » qui montrent l'opposition des événements aux institutions. D'autres réclament une société hédoniste que la société de travail ne peut pas leur offrir : « jouissez ici et maintenant » ou « Soyez réalistes, demandez l'impossible⁹¹ » ou « Ne changez pas d'employeur, changez l'emploi de la vie » ou « Éjacule tes désirs » ou « Sous les pavés, la plage » ou « Il est interdit d'interdire⁹² » qui s'en prennent à l'association que fait le capitalisme entre le bonheur et les biens matériels. Et finalement, d'autres s'opposent directement au capitalisme et à la société de consommation : « Ce n'est pas un capitalisme, c'est une monarchie industrielle⁹³ » ou « Consommez plus, vous vivrez moins » ou « Ne travaillez jamais⁹⁴ » et « On achète ton bonheur. Vole-le » qui aurait pu servir de slogan lors des émeutes de Watts. Outre les graffitis, les situationnistes ont profondément influencé ce qui s'est passé à Paris, tant par leurs conceptions théoriques que par leurs actions concrètes durant les événements.

En effet, l'I.S. s'est d'abord illustrée par ses écrits théoriques pré-Mai 68. En 1966, Khayati écrit *De la misère en milieu étudiant*⁹⁵ qui sortira à plus de 20 000

⁸⁸ Greil MARCUS, *Lipstick Traces, op. cit.* p. 49

⁸⁹ Claude FABER, *L'anarchie, une histoire de révoltes*, Les essentiels Milan, France, 2002, 63 p. p. 44

⁹⁰ Patrick CHAMPAGNE, *op. cit.* p. 522

⁹¹ *Ibid.* p. 526

⁹² *Ibid.* p. 520

⁹³ *Ibid.* p. 524

⁹⁴ Gérard MAUGER sous la dir. de Emmanuel WARESQUIEL, *op. cit.* ; Guy E. DEBORD, *Mémoires*, Paris, Éditions Allia, 2004, non-paginé et Jean-Pierre VOYER, *Reich, Mode d'emploi*, Éditions Champ Libre, 1971, consulté le 7 juillet 2007 sur URL [En Ligne] : <http://perso.wanadoo.fr/leuven/reich1.htm>

⁹⁵ Mustapha KHAYATI, *De la misère en milieu étudiant*, Paris, Éditions Champ libre, 1966, 59p.

exemplaires⁹⁶ et en 1967, Debord sort *La société du spectacle* et Vaneigem rédige le *Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations*. Des extraits de ces trois œuvres se retrouvaient fréquemment peints sur les murs de Paris.

Quant aux actions concrètes, l'I.S. est aussi très présente dans les mouvements d'organisation de la révolte. Certains membres sont actifs dans les Enragés de Nanterre, dans le Comité d'occupation de la Sorbonne ou dans le Comité pour le maintien des Occupations (CMDO)⁹⁷. L'existence de ces groupuscules est en soi une protestation contre l'économie capitaliste spectaculaire-marchande. Les insurgés de Mai 68 disent non à la société de consommation, au « métro-boulot-dodo » et à la détermination hétéronomique des conditions de production. Alors que le travail impose sa hiérarchie et son aliénation en même temps qu'elle inflige une coupure à l'autre par la marchandisation des rapports sociaux, le comité des Enragés a comme objectif de faire connaître l'autogestion et le conseilisme dans le travail comme exercice d'initiation à la vie démocratique. Afin d'éviter la réappropriation des luttes ouvrières par les institutions (surtout syndicales et légales), un autre but des Enragés est de radicaliser les étudiants et les ouvriers. Il n'était pas question qu'une instance prenne le contrôle de la révolte, qu'elle soit syndicale, léniniste, trotskyste ou maoïste. Elle devait appartenir au peuple et être menée par lui et elle devait être révolutionnaire et non pas seulement réformiste. Pour consolider leur engagement contre la récupération de la lutte ouvrière, l'I.S. se braque contre Pékin et Moscou – sociétés où règnent le stakhanovisme et la production autoritaire – à qui elle envoie des communiqués : « Tremblez bureaucrates, le pouvoir international des conseils de travailleurs va bientôt vous balayer. L'humanité ne sera heureuse que le jour où le dernier bureaucrate aura été pendu avec les tripes du dernier capitaliste. Vive la lutte des marins de Kronstadt et de la Makhnovitchina contre Trotsky et Lénine. Vive l'insurrection conseiliste de Budapest en 1956. À bas l'État.⁹⁸ »

Il fallait à tout prix éviter la récupération. C'est justement cette prise de contrôle de plus en plus présente par des factions léninistes qui ont fait quitter l'I.S. des Enragés pour former le CMDO. Ce dernier groupe a produit et distribué l'essentiel du matériel

⁹⁶ Éliane BRAU, *Le situationnisme ou la nouvelle internationale*, Paris, Nouvelles éditions Debresse, 1968, p.55

⁹⁷ INTERNATIONNALE SITUATIONNISTE, « Le commencement d'une époque », dans *Internationale situationniste*, numéro 12, Paris, 1969, pp.3-34., p.18.

⁹⁸ Greil MARCUS, *op. cit.*, p.427.

théorique, critique et propagandiste de l'événement. Plus de 200 000⁹⁹ affiches, livrets, dépliants et bandes dessinées traduits en plusieurs langues ont été produits et distribués par le comité.

En substance, les théories de l'I.S. se retrouvent sur les murs et dans les livres. Leurs actions s'incarnent dans la formation de divers groupes, mais aussi dans l'action des insurgés qui se révoltent contre les « cadences infernales du travail à l'intoxication par les mass media, de l'urbanisme à l'enseignement, de l'art à la monotonie de la vie »¹⁰⁰. Pour ce faire, ils détruisent la ville en érigeant des barricades et en lui jetant ses propres pavés à la figure. Si Paris s'insurge, c'est par refus du silence. Alors que le keynésianisme devait faire consommer davantage en même temps que faire taire la critique libertaire du travail, les manifestants hurlent leur désaccord face à ces valeurs imposées.

Tel l'aphorisme de Che Guevera, « la révolution est comme une bicyclette, lorsqu'elle n'avance plus, elle tombe », le pire ennemi qui guettait l'insurrection était la récupération. Afin de s'en prémunir et afin d'être conséquent avec leur idéal de démocratie directe, l'I.S propose la généralisation de l'autogestion à toutes les sphères sociales comme alternative destructrice de la marchandisation des rapports sociaux.

⁹⁹ René VIÉNET *Enragés et Situationnistes dans le mouvement des occupations*, Paris, Gallimard, 1968, p.177.

¹⁰⁰ Pascal DUMONTIER, *Les situationnistes et mai 68 : théorie et pratique de la révolution (1966-1972)*, Paris, Éditions Gérard Lebovici, 1990, p.157.

2.2.7- L'autogestion généralisée

Telle que proposée et partiellement vécue par l'I.S. dans les événements de Mai 68, l'autogestion généralisée a une portée révolutionnaire indéniable. Quoiqu'essentiellement théorique, elle n'a toutefois pas pu se mettre totalement à exécution. Comme nous l'avons fait avec le texte du manifeste des soixante du XIX^e siècle, analysons les propositions de l'I.S. non pas comme une simple théorie, mais comme une révolte en soi venant critiquer le monde de la production et de la consommation.

L'autogestion généralisée tire son origine du prolongement, par application universalisée, du principe des conseils ouvriers. Si la base de la réorganisation sociale sont les conseils ouvriers, c'est parce que l'exploitation se vit d'abord et avant tout dans le travail et, ensuite, elle se généralise à tous les sphères de la vie en société. Les conseils ouvriers permettent la réappropriation du quotidien et le combat à l'ennui : « Le refus de toute organisation qui ne soit pas l'émanation directe du prolétariat se niant comme prolétariat a été ressenti par beaucoup, inséparablement de la possibilité enfin réalisable d'une vie quotidienne sans temps morts.¹⁰¹ » Parce que les décisions sont prises de façon autonome, l'autogestion permet de « vivre sans temps mort et de jouir sans entrave¹⁰² » ; ce qui contraste globalement avec le monde de l'industrie et spécifiquement avec l'organisation scientifique du travail qui édicte, sans appel, ses règles procédurales d'une neutralité grisâtre.

Si le conseilisme dans le travail redonne le contrôle du quotidien à ceux qui y participent, alors pourquoi exiger l'autogestion généralisée ? Comme abordé précédemment, le XX^e siècle ne peut pallier à l'aliénation seulement dans la sphère étroite des rapports de production : « Hors de l'autogestion généralisée, les conseils ouvriers perdent leur signification. Il faut traiter en futur bureaucrate, donc sur-le-champ en ennemi, quiconque parle des conseils en termes d'organismes économiques ou

¹⁰¹ Raoul VANEIGEM, « Avis aux civilisés relativement à l'autogestion généralisée », dans *Internationale Situationniste* no 12, Septembre 1969, p.74-79 p. 74

¹⁰² Mustapha KHAYATI, *De la misère en milieu étudiant considérée sous ses aspects économique, politique, psychologique, sexuel et notamment intellectuel et de quelques moyens pour y remédier*, op. cit. p. 56

sociaux, quiconque ne les place au centre de la révolution de la vie quotidienne; avec la pratique que cela suppose.¹⁰³ » La lutte contre l'aliénation dans le travail reste partielle tant qu'elle n'est pas mise en lien avec un ensemble global et cohérent ; ce que fait la généralisation de l'autogestion :

« L'autogestion généralisée implique l'extension des conseils. Au début, les zones de travail seront prises en charge par les travailleurs concernés, groupés en conseils. Pour débarrasser les premiers conseils de leur aspect corporatif, les travailleurs les ouvriront, aussi vite que possible, à leurs compagnes, aux gens du quartier, aux volontaires venus des secteurs parasites, en sorte qu'ils prennent rapidement la forme des conseils locaux, fragments de la Commune¹⁰⁴ »

Le conseilisme dans le travail ne peut être acquis que dans la perspective d'une autogestion généralisée¹⁰⁵, sans quoi elle risquerait de se figer. L'autogestion généralisée permet de redonner le pouvoir démocratique au travailleur dans le milieu productif, mais aussi – ce qui rend la chose globale – dans sa vie entière. Il serait ainsi souhaitable de créer des conseils de ville, d'école, de loisir, de parc, etc. Les représentants élus (comités administratifs, porte-parole, délégué admis à une fédération d'entreprise, etc.) seraient révocables en tout temps par la base, c'est-à-dire par les conseils. Alors que les luttes syndicales faisaient participer l'ouvrier à son propre enfermement, la pratique de l'autogestion – telle que proposée par l'I.S. et telle que vécue en partie dans les événements de Mai 68 – fait exactement l'inverse en lui permettant de prendre part à toutes les décisions qui le concerne.

Parce que ses principes l'empêchent de se refermer sur elle-même, l'autogestion généralisée permettrait de supplanter le contrôle productif et social induit par le capitalisme : « Cette autogestion, du seul fait qu'elle existe, menace toute organisation hiérarchique de la société. Elle doit détruire tout contrôle extérieur, parce que toutes les

¹⁰³ Raoul VANEIGEM, « Avis aux civilisés relativement à l'autogestion généralisée », *loc. cit.* p. 75

¹⁰⁴ Raoul VANEIGEM, « Avis aux civilisés relativement à l'autogestion généralisée », *loc. cit.* p. 78

¹⁰⁵ Des exemples d'autogestion ouvrière qui allient la démocratisation des prises de décisions à un projet social collectif et global peut s'illustrer à Oaxaca et au Chiapas au Mexique, à Christiana au Danemark, dans le principe de base des Kibboutzims israéliens (Noam CHOMSKY, *De l'espoir en l'avenir : entretiens sur l'anarchisme et le socialisme*, Montréal, Agone/Comeau et Nadeau, 2001, 99p. p.53-54) ou en Argentine avec le mouvement des prises (Avi LEWIS et Naomi KLEIN, (réalisateurs) *La Prise*, (version française de *The Take*), Montréal, 2004, 87 minutes, Alliance Atlantis Vivafilm, son., coul, DVD.) d'usines et des piqueteros amorcés en deux mille un. Dans chaque cas, l'autogestion permet de lutter contre la coupure à l'autre et rend possible la création d'un lieu ontologique de synthèse où se concilie le contrôle des moyens et des fins.

forces extérieures de contrôle ne concluront jamais la paix avec elle comme réalité vivante, mais tout au plus avec son nom, avec son cadavre embaumé.¹⁰⁶ » C'est dire que toutes les déterminations qui émanent des institutions ou de l'organisation scientifique du travail se subrogent à la volonté collective qui se planifie en assemblées autonomes.

L'avantage de la participation démocratique des individus aux conseils est la réparation du tissu social effrité par la médiation et par les échanges marchands entre les individus. Parce que la délibération et le vote mettent à l'avant scène l'être et le devenir collectif plutôt que l'avoir et le paraître individuel, les conseils doivent être le plus décentralisés possible afin que les individus puissent s'y reconnaître : « [...] le pouvoir de décision et les possibilités concrètes d'organisation seraient le plus possible décentralisées (*sic.*) au niveau des unités dont la taille permette qu'on s'y connaisse et qu'on s'y reconnaisse : communautés, collectifs d'immeubles, organisations de quartier, de village, associations, etc.¹⁰⁷ » Si la taille des conseils permet l'identification de l'individu à ceux-ci et aux autres avec qui il partage ses discussions, la distance entre les gens s'amenuise en même temps que disparaît la médiation sociale par les marchandises. « L'autogestion généralisée n'est que la totalité selon laquelle les conseils inaugurent un style de vie fondé sur l'émancipation permanente individuelle et collective, unitairement.¹⁰⁸ » Ainsi, parce qu'elle est collective, l'autogestion généralisée permet de reconnecter les individus entre eux et s'oppose à leur séparation induite par les rapports capitalistes de production et de consommation.

En définitive, en se projetant dans l'autogestion généralisée, l'I.S. a su s'opposer au travail tout en proposant une alternative libertaire. Cela fait des théories de l'I.S. un apport considérable à la critique libertaire du travail. En effet, avec l'autogestion généralisée, le travail capitaliste disparaîtrait en tant que détermination hétéronomique de la production, et de la vie. Donc, plus de main visible ou invisible pour contrôler la production ou la vie ; tout le pouvoir aux conseils, pour paraphraser Lénine. L'I.S. et Mai 68 ne sont toutefois pas la manifestation globale de la critique qu'apportent les avant-

¹⁰⁶ ANONYME, « Les luttes de classes en Algérie », dans *Internationale Situationniste no 9*, Mars 1966, p.12-21 p. 20

¹⁰⁷ ADRET, *Travailler deux heures par jour*, *op. cit.* p. 108

¹⁰⁸ Raoul VANEIGEM, « Avis aux civilisés relativement à l'autogestion généralisée », *loc. cit.* p. 75

gardes. Attardons-nous-y plus attentivement afin d'analyser leur opposition au milieu productif ainsi qu'à la consommation.

2.2.8- L'art et le travail ; la séparation et le désir d'union

« [L'animal] ne produit que ce dont il a immédiatement besoin pour lui ou pour son petit ; il produit d'une façon unilatérale, tandis que l'homme produit d'une façon universelle ; il ne produit que sous l'emprise du besoin physique immédiat, tandis que l'homme produit même lorsqu'il est libéré de tout besoin physique et ne produit vraiment que lorsqu'il en est vraiment libéré. »
(Karl MARX, *Manuscrits de 1844*)

« [...] le prolétariat doit réaliser l'art »
(Guy E. DEBORD, *Internationale Situationniste*)

Le capitalisme aliène le prolétaire parce qu'il le fait œuvrer sur des moyens de production qui ne lui appartiennent pas. Mais la séparation à soi se réalise également par un clivage crucial entre la créativité et le travail. En effet, parce que les conditions de production sont déterminées extérieurement au prolétaire (productivité, rythme, chorégraphie à exécuter, etc.), l'activité productive opère un schisme entre art et travail. D'un côté, il y a la production en usine qui se conjugue par l'hétéronomie des conditions de travail et par l'aliénation. Et, de l'autre côté, séparé de ce premier, il y a l'art qui se réalise comme création en soi et pour soi. Ainsi, le capitalisme relègue la créativité – et donc l'activité autonome – dans une catégorie indépendante : l'art. Quant au travail, en ne possédant plus sa qualité créative, il perd sa valeur ontologique en se transformant en une activité répétitive, monotone, désintéressée, bref aliénante : « [...] « faire » est toujours « se réaliser » et « se reproduire », « connaître » est toujours « se reconnaître ». [...] En devenant « travail », le « faire » perd donc sa portée épistémique et ontologique. Il devient aliéné à mesure que sa valeur constitutive se trouve réduite à sa pure instrumentalité.¹⁰⁹ »

L'art devient indispensable à l'expression de la créativité qui ne peut dorénavant plus s'exprimer à travers l'activité productive. Alors que l'ère pré-capitaliste synthétisait une fusion entre art et travail, son schisme advenu à l'industrialisation pourrait s'épiloguer ainsi :

¹⁰⁹ Michel FREITAG, *L'oubli de la société; pour une théorie critique de la postmodernité*, op. cit. p. 169

Distinctions entre art et travail

Art	Travail
Valeur expressive et identité	Valeur marchande et utilité
Création personnelle	Exécution dépersonnalisée
Spontanéité et autonomie	Dépendance et aliénation
Nécessité idéale ou formelle	Déterminisme empirique et contrainte fonctionnelle
Transcendance sociale, gratuité	Immanence socioéconomique, compensation
Vocation et appel individuel	Besoins et contraintes collectives
Subjectivisme	Objectivisme
Synthèse existentielle, totalisation	Spécificité fonctionnelle parcellisée
« Expressif », marginal	« Instrumental », conforme

Adaptation de : Michel FREITAG, *L'oubli de la société; pour une théorie critique de la postmodernité*, op. cit. p. 141-142

Freitag caractérise le travail d'une façon très similaire à celle que fait Gorz¹¹⁰. Il semble apparent, dans ce tableau « peint » par Freitag, que l'art soit antithétique au travail. Se projeter dans l'art va ainsi à l'encontre du travail, en refusant la valeur marchande, en valorisant l'expression personnelle, ainsi qu'en rejetant l'hétéronomie. Mais encore faut-il rendre l'art accessible à tous les travailleurs.

En disconvenance complète à l'académisme, les avant-gardes proposeront un accès nouveau à l'art. Cette façon qu'auront les avant-gardes de réinventer l'art sera une manière de dénoncer le travail et constituera ainsi une critique sévère envers celui-ci.

¹¹⁰ André GORZ, *Métamorphoses du travail ; Critique de la raison économique*, Paris, Galilée, 2004 (1988), 438p.

2.2.8.1- Critique du travail et art séparé

« Messieurs les artistes, foutez-nous donc la paix,
vous êtes une bande de curés qui veulent
encore nous faire croire à Dieu¹¹¹ » (Francis Picabia)

L'art s'élèverait en idéal à atteindre si ce n'était de la séparation entre travail et art qui rend ce premier, tout comme ce dernier, aliénés et récupérables par les dogmes capitalistes. Loin du lieu de création autonome, l'art est devenu tout aussi aliéné que le travail parce qu'il a été séparé du milieu de vie et du milieu de production du travailleur. Extirpé du quotidien du travailleur, l'art s'est fait embourgeoiser : fait par des bourgeois sur des thèmes bourgeois et pour des bourgeois. D'ailleurs, c'est contre cette séparation de l'art comme une sphère isolée que des mouvements artistiques réclament sa mort. Si, pour Picabia « l'art est mort¹¹² » et est « un produit pharmaceutique pour imbéciles¹¹³ » ou si Duchamp se disait anartiste¹¹⁴, ce n'est pas à l'art qu'ils s'en prennent, mais à l'art en tant que séparé et donc à l'art ayant eu le loisir de se faire coloniser par la classe dominante. Par leur volonté d'unir l'art à la vie quotidienne et par leurs expériences, les avant-gardes sauront apporter une critique libertaire du milieu production ainsi que de la vie quotidienne régentée par les relations marchandes.

2.2.8.2- Réappropriation de la créativité par les mouvements d'avant-garde

Le prolétaire ne peut pas avoir accès à l'art bourgeois parce qu'il n'a pas la technique nécessaire (cours de dessins, de représentation, de sculpture ou création de mouvement, de réalisme, de profondeur, etc.). « C'est [...] un souci de résistance au

¹¹¹ Francis PICABIA, *Jésus-Christ Rastaquouère*, Paris, Édition Allia, 1996 (1920), p.45

¹¹² Francis PICABIA, (Francis Picabia dir), dans *391*, Paris, Le terrain vague, 1960 (1917-1924), 130p. p. 92

¹¹³ ANONYME, Manifeste Dada, (Francis Picabia dir.), dans *391*, Paris, Le terrain vague, 1960 (1917-1924), 130p. p. 79

¹¹⁴ Normand BAILLARGEON, *L'ordre moins le pouvoir*, Montréal, Agone, 2001, 152 p. p. 91

processus de la modernité qui a inspiré les expériences de l'avant-garde [...]»¹¹⁵ ». La modernité, c'est le triomphe de la technique : les machines et, plus tard, le chronomètre et l'organisation scientifique du travail. Si la créativité était anciennement présente dans le quotidien du producteur, les avant-gardes joueront un rôle clé dans la critique du milieu productif en projetant l'art non pas dans le travail déjà colonisé par les bourgeois, mais dans un retour dans au *démos*, apanage de tout un chacun.

Puisque la séparation entre l'activité créative et le travail se fait avec la venue de l'industrialisation, pourquoi les avant-gardes naissent-elles seulement au XX^e siècle ? L'art sert la bourgeoisie depuis qu'elle s'est érigée en classe dominante. Toutefois, la marchandisation de l'art ne se généralise qu'au XX^e siècle. Ainsi, l'émergence de l'avant-garde se rend nécessaire comme rempart à l'art marchand qui colonise déjà la production, la distribution ainsi que la publicité entourant l'art :

« Initially, there were innovative groups which sought to protect their practices within the growing dominance of the art market and against the indifference of the formal academies. These developed into alternative, more radically innovative groupings, seeking to provide their own facilities of production, distribution and publicity; and finally into fully oppositional formations, determined not only to promote their own work.¹¹⁶ »

Non seulement les avant-gardes créent un art alternatif, mais en plus, ils luttent ardemment « to attack its enemies in the cultural establishments and, beyond these, the whole social order in which these enemies had gained and now exercised and reproduced their power.¹¹⁷ » Pour mener à leur combat contre l'ordre social établi, les avant-gardes vont rapprocher l'art du *démos* pour deux raisons qui se complètent. D'abord, le principe derrière l'œuvre avant-gardiste est d'autant plus spectaculaire qu'elle est innovatrice en rompant avec ce qui a été fait auparavant. Parce que l'académisme se réalisait à l'intérieur du système élitiste des Beaux-Arts axé sur la pureté, le réalisme ou la grandeur, l'innovation des avant-gardes consiste à s'exprimer au travers un domaine nouveau : l'art que tous possèdent, le terrain de la quotidienneté. Ensuite, par ce

¹¹⁵ Gérard CONIO, *Les avant-gardes ; entre métaphysique et histoire. Entretien avec Philippe Sers, op. cit.* p. 19-20

¹¹⁶ Raymond WILLIAMS, *The politics of modernism, against the New Conformists*, Verso, New York, 1989, 201p. p. 50-51

¹¹⁷ *Idem*

rapprochement, il devient nécessaire d'agencer cette proximité populaire avec des intérêts portés par le peuple¹¹⁸. Futuristes, imaginistes, cubistes, vorticistes, formalistes, constructivistes¹¹⁹, Fluxus, lettristes, Tiqqun, situationnistes, observatoire de téléologie, actionnistes viennois¹²⁰, suprématises, etc., tous ont voulu changer le rapport au monde bourgeois en transformant l'art pour l'aborder différemment. L'art avant-gardiste s'inspire des notions à caractère social (souvent les idéaux de la révolution française). Que ce soit les *Nitchevoki* (négalivistes) qui veulent une révolte coordonnée entre le social et l'art, les constructivistes qui désirent unifier le front de l'art et le front de la vie, les futuristes qui travaillent à la surexcitation des sens par la conduite en voiture à grande vitesse ou par des soupers multisensoriels, les surréalistes qui recherchent leur inconscient, l'Internationale Situationniste qui expérimente la dérive en milieu urbain ou le groupe Oberioute¹²¹ qui veut être le rassembleur pour un art réel¹²², tous veulent ancrer l'art dans le réel, dans le quotidien de chacun. « [Dada] prouve qu'on peut être créateur sans avoir écrit un seul vers ni tracé une courbe.¹²³ ». Afin d'ouvrir sa portée au public, certains (futuristes, expressionnistes, dada, surréalistes, situationnistes, etc.) étaient notamment orientés vers l'art abstrait que tous peuvent exécuter. L'abstraction pouvait venir du subconscient¹²⁴, du hasard¹²⁵ ou encore du désir impulsif spontané¹²⁶. L'art abstrait permet de prendre une distance vis-à-vis du monde sensible – peut-être par désintéressement ou par protestation ou probablement les deux. « L'art abstrait refuse

¹¹⁸ Toutefois, le processus peut être également exactement l'inverse à savoir que c'est parce que les avant-gardes supportent des intérêts populaires qu'elles inventent des techniques que tous peuvent maîtriser.

¹¹⁹ E.P., THOMPSON, *Writing by candlelight*, London, Merlin, 1980, 286p. p. 38

¹²⁰ Yann MOULIER BOUTANG et Éric ALLIEZ, *Politique des multitudes*, Multitudes 1, consulté le 24 mars 2000 sur URL [En Ligne] : http://multitudes.samizdat.net/article.php3?id_article=203

¹²¹ Oberioute signifie être le rassembleur pour un art réel

¹²² Gérard CONIO, *Les avant-gardes ; entre métaphysique et histoire. Entretien avec Philippe Sers, op. cit.* p. 53, 108, 128 et 129.

¹²³ Henri BÉHAR, et Michel CARASSOU, *Dada : Histoire d'une subversion*, France, Fayard, 1990, 258p. p. 8

¹²⁴ L'écriture automatique, le collage et la paranoïa critique en sont des exemples.

¹²⁵ Par exemples, les dadaïstes projetaient des papiers aléatoirement sur une toile enduite de colle et les situationnistes déambulaient au hasard à la recherche de plaques psycho-géographiques. Voir : Khatib ABDELHAFID, « Essai de description psychogéographique des Halles », dans *Internationale situationniste, 1958-1969*, Paris, Éditions champ-libre, 672p., p. 17

¹²⁶ Par exemple, les actionnistes viennois ont impulsivement déchiquetés et dévorés des poules devant un public.

tout assujettissement aux apparences du monde visible : il ne *représente* rien.¹²⁷ » Mais en quoi cet art nouveau est-il anti-travail ?

Telle qu'abordée précédemment, la venue du capitalisme a épuré la fonction productive de la créativité qui lui était inhérente. Ce n'est pas un hasard s'il a procédé ainsi. La créativité, l'art ou la liberté de donner de soi dans l'activité productive sont contraires à la logique de la production en série où la standardisation, l'homogénéisation et la régulation sont les maîtres mots de l'industrie. Redonner à l'ouvrier la possibilité de s'exprimer au travers l'art, c'est donc lui donner des outils contre l'aliénation intrinsèque au milieu productif. Si Marx a voulu donner la conscience de classe aux prolétaires, l'art démocratisé renforce d'autant plus cette lucidité en brisant le fatalisme de l'ouvrier envers sa société aliénante et en faisant surgir en lui une praxis artistique et donc anti-travail. Ces requêtes contre l'aliénation supportées par les mouvements artistiques avant-gardistes se réclament ostensiblement anti-capitalistes et donc anti-travail. En ce sens, les avant-gardes constituent un terrain d'étude intéressant à l'analyse de la critique libertaire du travail.

La refonte de l'art et de la vie quotidienne signe le refus de la séparation ; elle s'insurge contre la détermination, c'est-à-dire contre l'hétéronomie propre au travail. L'art devient ainsi une négation des conditions de vie réelles aliénées par les relations marchandes et par les relations de production. En unissant art et vie quotidienne, l'avant-garde élimine la division entre la production et la consommation capitalistes. D'un côté, la pratique artistique est l'antithèse de la production capitaliste, telle que vue dans le tableau comparatif précédemment cité. De l'autre, la consommation comme appropriation-contemplation est remplacée par l'expérience de la création à soi et pour soi. Par exemple, la paranoïa critique amène l'expérience de la création dans des conditions beaucoup plus proches de la vie quotidienne que pourrait le faire la méthode de création orthodoxe qui se passe habituellement dans un climat exempt de tout dérangement. En effet, en mettant l'artiste dans des conditions de production proches de

¹²⁷ Denys RIOUT, sous la dir. de Emmanuel WARESQUIEL sous le mot Abstraction, *Le siècle rebelle*, op. cit. p. 17

la paranoïa, son œuvre représente mieux ses désirs et ses angoisses et, ce faisant, devient une juste représentation de lui-même et de son quotidien. Il en est de même avec l'écriture automatique qui joue l'effet d'un miroir pour son auteur en faisant ressurgir son inconscient. Ces deux techniques font un pied de nez à la société de consommation en extirpant la création du marché de la valeur d'échange et vont à l'encontre de la détermination hétéronomique présente dans le travail en suggérant une production autonome. Un autre technique de création utilisée par les avant-gardes est le collage. Il s'agit de produire une œuvre à partir de composantes disparates – souvent fait avec des réclames publicitaires. Parce que l'œuvre se crée à partir d'éléments déjà existants, le collage est une forme de détournement. Ce faisant, cette technique tourne au ridicule la marchandisation des rapports sociaux en se réappropriant les images de la société pour en faire une œuvre autonome. Toutes ces méthodes de création avant-gardiste ne visent pas à impressionner un public ou à être vendues aux enchères ; elles montrent plutôt leur opposition au monde productif conditionné par des intérêts économiques.

L'art avant-gardiste ne voit pas tant le prolétaire comme une force révolutionnaire (en son sens marxiste) que comme une force vivante qui reconquière la mortalité industrielle par le mouvement vivant. L'avant-garde globalise sa critique en ne faisant pas le procès du champ restreint du travail, mais en pourfendant les répercussions de celui-ci dans toutes les sphères de la vie.

2.2.8.3- Art vivant

- Foucault s'étonne que l'art soit seulement en rapport avec les objets et non pas un lien entre la vie et les individus¹²⁸. C'est ce à quoi vont remédier les avant-gardes en pratiquant – supprimant, reniant, réalisant, surpassant – l'art pour faire renaître la vie. Pour les futuristes, le modernisme est un catalyseur réactif. Ils réagissent envers un monde figé (la machine bouge sans être vivante, l'ouvrier travaille et s'ennuie en répétant

¹²⁸ Yves MICHAUD, « Des modes de subjectivation aux techniques de soi : Foucault et les identités de notre temps », *loc. cit.*, p. 32

sans cesse les mêmes gestes monotones et sans vie) en faisant l'apologie du mouvement et de la violence ; ceux-ci symbolisant la vie, avec force.¹²⁹ À cette adoration du mouvement et de la vie, le futuriste italien Russolo invente le bruitisme tandis que Marinetti conçoit l'excitorium, les dadaïstes construisent des œuvres mécanomorphes et récitent des poèmes sonores et l'I.S. déambule dans les rues par la dérive psychogéographique. Tandis que la violence s'incarne dans l'acte surréaliste le plus simple¹³⁰ ou dans les bagarres générales causées par Dada ou par Debord lors de la première projection de *Hurléments en faveur de Sade*¹³¹. À l'instar des luddites et du Capitaine Swing, bouger, c'est se montrer vivant et le faire avec violence c'est exposer la force de la chair et du sang contre les machines.

Bouger symbolise la vie, mais pour rendre la vie « vivante », les avant-gardes ne se contentent pas de reproduire le quotidien, elles s'y insèrent : « DADA n'est pas une école artistique et doit son extension à ce que son action s'exerce non seulement sur l'art, mais sur toutes les manifestations constructives humaines¹³² ». De cette façon, les dadaïstes entendaient « nier la politique au même titre que la culture, pour les fondre l'une et l'autre dans le flux de la vie.¹³³ » L'objectif étant « de parvenir à un usage passionnant de la vie [tout en étant conscient qu'on] se heurte naturellement à toutes les défenses d'un monde de l'ennui¹³⁴ » organisé par le travail et les loisirs qui « referment les ciseaux castrateurs chargés d'améliorer la race des chiens soumis.¹³⁵ » Miser sur le vivant c'est vouloir abolir le travail qui, par essence, est toujours déjà mort parce qu'il est constitué de rapports marchands hétéronomes.

Outre la pratique de l'avant-garde, certains mouvements libertaires proposeront un changement qualitatif dans le travail en le transformant en jeu.

¹²⁹ Tony PINKNEY introduction de, Raymond WILLIAMS, *The politics of modernism, against the New Conformists*, New York, Verso, 1989, 201p. p. 5

¹³⁰ Qui consiste, revolvers à la main, à tirer au hasard dans une foule tout ce qu'on peut atteindre.

¹³¹ Guy E. DEBORD, (réalisateur) *Hurléments en faveur de Sade*, France, 1952, 64 minutes, film noir et blanc.

¹³² Georges RIBEMONT-DESSAIGNES, *Dada*, Paris, Édition IVREA, 1994, 300p., p.221

¹³³ Henri BÉHAR, et Michel CARASSOU, *Dada : Histoire d'une subversion*, op. cit. p. 60

¹³⁴ ANONYME, « Venise a vaincu Ralph Rumney », dans *Internationale situationniste, 1958-1969*, dans *Internationale situationniste no 1, 1958-1969*, juin 1958, Paris, Éditions champ-libre, 672p., p. 28

¹³⁵ Raoul VANEIGEM, *Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations*, Paris, Folio actuel, 1992 (1967) 361 p. p. 73

2.2.8.4- La révolution ludique comme suite à la révolution

luddite

« Pour qu'une chose vaille la peine d'être faite, il faut la faire agréablement
autrement elle ne vaut pas vraiment la peine d'être faite.
(Ernest CALLENBACK, *Écotopie*)

« Notre action sur le comportement, en liaison avec les
autres aspects souhaitables d'une révolution dans
les mœurs, peut se définir sommairement par
l'invention de jeux d'une essence nouvelle. »
(Guy E. DEBORD, *Rapport sur la construction des situations*)

« [...] le jeu, rompant radicalement avec un temps et
un espace ludiques bornés, doit envahir la vie entière. »
(ANONYME, *Internationale situationniste*)

« Et [le prince] doit en outre, aux moments de l'année qui
conviennent, tenir occupés les peuples avec les fêtes et spectacles. »
(Nicolas MACHIAVEL, *Le prince*)

L'homme s'abrutit dans l'activité productive, et les heures qu'il passe à l'extérieur de celle-ci sont essentiellement passives : assister à un spectacle, visionner la télévision, écouter de la musique, etc. Certains critiques libertaires du travail veulent changer cela. Knabb affirme qu'« avec l'abolition du salariat, le travail deviendra plus ludique, et le jeu plus actif et plus créatif. Quand les gens ne seront plus rendus fou par leur travail, ils n'exigeront plus [c]es distractions passives et idiotes pour s'en rétablir.¹³⁶ » Tandis que Haynes propose l'usage d'un vocabulaire spécifique pour identifier l'activité ludique : « En l'honneur de Buckminster Fuller, qui pour moi symbolise la dépense d'énergie joyeuse, je propose le verbe « Fullerer », le nom un « fullaire », et les adjectifs « fullaire » et « fullérant »¹³⁷ ». Pour certains, il est faux de croire que l'activité productive doit être nécessairement désagréable : « Cela implique surtout d'avoir à créer un nouveau mode de vie fondé sur le jeu ; en d'autres mots, une révolution ludique.¹³⁸ » Portons regard sur les tenants de la révolution ludique non pas seulement en tant que

¹³⁶ Ken KNABB, *La joie de la révolution*, 1997, consultée le 24 janvier 2006 sur URL [En Ligne] <http://www.bopsecrets.org/French/joyrev1.htm>

¹³⁷ Jim HAYNES, *Travailleurs du monde, unissez-vous et arrêtez de travailler*, op. cit. p. 19

¹³⁸ Bob BLACK, *Travailler, moi ? Jamais !*, consulté le 24 novembre 2005 sur URL [En Ligne] : <http://bibliolib.net/black-travailler.htm>

théorie, mais en tant que proposition libertaire née dans un contexte de lutte à la dissolution des rapports sociaux et en tant que conquête de l'autonomie disparue dans les relations de travail.

Pour lutter contre le travail et la consommation ostentatoire qu'il engendre, certains¹³⁹ proposent une révolution basée sur le jeu. La révolution ludique suppose la suppression de la division entre travail et loisir. Ainsi, le labeur n'en devient plus s'il est fait en jouant. L'idée est de transformer les activités contraignantes du travail en « un éventail varié de passe-temps agréables¹⁴⁰ ». Le jeu dans le « travail » inclus aussi bien de faire la fête, de s'adonner à une « compétition agréable » ou d'avoir du plaisir à partager avec d'autres une même activité créative. L'idéal étant de créer une société où il « est presque impossible de dire quand un [individu] travaille et quand il ne travaille pas.¹⁴¹ »

Il va sans dire qu'obliger une personne à s'amuser n'aurait aucun sens¹⁴². La révolution ludique est donc un acte autonome et va, dans ces conditions, à l'encontre des principes du travail capitaliste en incombant à l'individu de s'affirmer selon ses choix. La révolution ludique déconnecte l'activité productive du contexte contraignant et déterminé du travail en biffant, par le fait même, les protocoles, les grades hiérarchiques, les consignes de la rectitude politique, l'interdiction du bavardage entre employés, etc. L'activité productive ne serait plus assignée par la contrainte systémique des demandes capitalistes, mais plutôt par le désir de participer à un ouvrage collectif attrayant. « L'exercice de cette création ludique est la garantie de la liberté de chacun et de tous, dans le cadre de la seule égalité garantie avec la non-exploitation de l'homme par l'homme. La libération du jeu, c'est son autonomie créative, *dépassant l'ancienne*

¹³⁹ Jim HAYNES, *Travailleurs du monde, unissez-vous et arrêtez de travailler*, op. cit. ; Bob BLACK, *Travailler, moi ? Jamais !*, consulté le 24 novembre 2005 sur URL [En Ligne] : <http://bibliolib.net/black-travailler.htm> ; ANONYME, « Manifeste », dans *Internationale Situationniste no 4*, Juin 1960, p.36-39 ; ADRET, *Travailler deux heures par jour*, Paris, Éditions du seuil, 1977, 188p.

¹⁴⁰ Bob BLACK, *Travailler, moi ? Jamais !*, consulté le 24 novembre 2005 sur URL [En Ligne] : <http://bibliolib.net/black-travailler.htm>

¹⁴¹ Ernest CALLENBACK, *Écotopie*, op. cit. p. 304

¹⁴² Fourier, et ses personnalités-types, répondrait probablement que chaque travail trouverait preneur en fonction des goûts et intérêts de chacun. L'idée est aussi soutenue par Platon : « Platon pense [aussi à] une différence naturelle des besoins, à laquelle répond une différence naturelle des aptitudes et des tâches, selon le principe que l'on fait mieux une seule tâche que plusieurs, et celle pour laquelle on est fait. » PLATON, *La république*, livre II, trad. R. Baccou, Paris, Flammarion, 1966, p. 117-124, dans Joël JUNG, *Le travail. Textes choisis & présentés par*, op. cit. p. 111

division *entre le travail imposé et les loisirs passifs*.¹⁴³ » Dans la continuité des idées de L'Internationale Situationniste, le travail est remplacé « par un nouveau type d'activité libre¹⁴⁴ » basée sur un mode de vie fullerant où la dualité entre les loisirs et le travail est abolie. Outre les idées des théoriciens de la révolution ludique, un mouvement social a su incarner le combat vers la transformation qualitative dans le travail : les provos. À cet égard, l'objectif essentiel des provos, en 1965 au Pays-Bas, était de transformer les relations de travail en jeu.

En effet, le mouvement, qui se réclamait de Cobra, s'en prend à la hiérarchie industrielle en cherchant à abolir la division et l'aliénation dans le travail en transformant l'activité productive en jeu. Venant corroborer l'idée de l'extension des relations d'exploitation, les provos considèrent qu'il n'y a plus de lutte de classes classique entre bourgeois et prolétaires, mais entre le consommateur et le provotariat (celui à qui incombe la tâche de faire la révolution ludique). Ainsi, en plus de vouloir transformer le travail en jeu, les provos ont su cibler l'exploitation dans la consommation. La lutte des provos était ainsi lucide des nouvelles formes d'exploitation, c'est-à-dire de sa généralisation par les relations de consommation. Pour les provos, faire la révolution ludique, c'est aussi faire la révolution permanente telle que l'entend Debord : « travailler à [...] rendre [les tâches productives] passionnantes, par une reconversion générale et permanente des buts aussi bien que des moyens du travail industriel, sera en tout cas la passion minimum d'une société libre »¹⁴⁵. Cette finalité collective permet le sentiment de solidarité par le partage d'un idéal commun. En étant libre, le jeu fait naître l'idée d'une fête permanente : « Les sectes trotskistes militent au nom de la révolution permanente. Ma cause est celle de la fête permanente.¹⁴⁶ »¹⁴⁷ Faire la fête, c'est aller au-delà des rapports marchands en s'affirmant au travers l'interaction avec autrui. Cette reconnexion

¹⁴³ ANONYME, « Manifeste », dans *Internationale Situationniste no 4*, Juin 1960, p.36-39 p. 36

¹⁴⁴ ANONYME, « Domination de la nature, idéologies et classes », *Internationale Situationniste no 8*, Janvier 1963, p.4

¹⁴⁵ Pierre CANJUERS et Guy E. DEBORD, *Préliminaires pour une définition de l'unité*, consulté le 15 juillet 2007 sur URL [En Ligne] : <http://www.chez.com/debordiana/francais/preliminaires.htm>

¹⁴⁶ Bob BLACK, *Travailler, moi ? Jamais !*, consulté le 24 novembre 2005 sur URL [En Ligne] : <http://bibliolib.net/black-travailler.htm>

¹⁴⁷ L'idée d'une fête comme mode de fonctionnement social n'est pas propre à la critique libertaire du travail. Goldman et Nietzsche y font aussi référence : « Si je ne peux pas danser avec votre révolution, je n'en veux pas ! » (Murray BOOKCHIN, *Une société à refaire*, Montréal, Éditions écosociété, 1993, 300p. p. 177) ; « Je ne pourrais croire qu'à un dieu qui saurait danser. » (Friedrich NIETZSCHE, *Ainsi parlait Zarathoustra*, France, Maxi-livres, 1883, 320p. p. 46)

avec la collectivité vient supplanter la dissolution du tissu social induite par la marchandisation des rapports sociaux.

Si la résistance tend à se généraliser dans toutes les sphères du quotidien, qu'en est-il de son application sur le plan planétaire et est-ce que les transformations sociales du dernier tiers du XX^e siècle sauront transformer à la fois les rapports de production et la critique libertaire du travail ?

2.2.9- La mondialisation de l'information

« Résister, c'est exister de nouveau. »
(Francis Dupuis-déri, *Les Black Blocs*)

« La communication et la culture deviennent
les matrices industrielles de l'ordre social¹⁴⁸ »
(A. MATTELART et X. DELCOURT,
*La culture contre la démocratie ?
L'audiovisuel à l'heure transnationale,*)

La bourgeoisie est devenue transnationale, tout comme ses entreprises, les multinationales. Comment un syndicat ou un mouvement ouvrier en grève dans un seul pays pourrait-il commettre une action significative envers une multinationale qui peut, d'une part, compenser ses pertes encourues par des gains substantiels dans un autre pays et, d'autre part, menacer les employés de déménager son entreprise dans le tiers-monde ? Si la critique libertaire du travail doit être globale au sens qu'elle doit aussi inclure le secteur de la consommation, elle doit désormais aussi comprendre la résistance comme un tout mondialisé. Sans cela, elle risque de rester partielle.

Jusqu'ici, la critique libertaire du travail ne semble exister au XX^e siècle qu'antérieurement aux années soixante-dix. S'il en est ainsi, c'est parce qu'elle ne peut plus s'analyser pareillement puisque la base du mode de production capitaliste est passée de la consommation à l'information. Le capitalisme du XIX^e siècle s'appuyait sur la production – le secteur primaire –, tandis que celui du début du XX^e siècle s'assoyait sur la consommation – le secteur secondaire – afin de stimuler la production. Ces deux formes de reproduction capitaliste reposent sur le contrôle et l'utilisation de matières premières et de machines afin de créer de la plus-value. Mais, depuis les années soixante-dix, le capitalisme assure sa pérennité en produisant de l'immatériel : services, communication, informations, savoir, etc. bref, il se centralise dans le secteur tertiaire. C'est de cette façon que naît la société de l'information – aussi appelée, à quelques détails près, la société post-industrielle¹⁴⁹

Pourquoi 1970 ? D'abord, c'est aux alentours de cette décennie que s'annonce la domination des ordinateurs et de la communication virtuelle. Arpanet naît en 1967,

¹⁴⁸ A. MATTELART et X. DELCOURT, *La culture contre la démocratie ? L'audiovisuel à l'heure transnationale*, La Découverte, 1984, p. 203

¹⁴⁹ Daniel BELL, *Vers la société post-industrielle*, trad. Pierre Andler, Édition Robert Laffont, Paris, 1976 et Alain TOURAINE, *La société post-industrielle. Naissance d'une société*, Édition Denoël, Paris, 1969.

Internet apparaît en 1969 et le premier courrier électronique est envoyé en 1972. De plus, *Intel Corporation* voit le jour en 1968 et l'*Apple II* est commercialisé en 1977. Et, comme un vent annonciateur d'un futur virtuel, la conjecture de Moore, édictée en 1965, stipule que le nombre de transistors des microprocesseurs va doubler tous les deux ans. Mais le passage à une société de l'information ne se limite pas à des avancées technologiques.

Baser l'acquisition de profit sur la conception et la vente d'informations est une façon de contourner le problème des limites territoriales¹⁵⁰, matérielles¹⁵¹ et environnementales¹⁵² que pose la société de consommation. Les informations permettent toutefois une production de plus-value quasi-infinie. En effet, une idée peut générer davantage de profit que peut le faire la production d'un bien matériel. Par exemple, la vente d'un savoir à dix ou dix mille personnes coûte la même chose à son créateur. Les nouvelles technologies de l'information et des communications (NTIC) permettent la création et le transfert d'une information, d'un savoir ou d'une idée avec une facilité et une vitesse inconcevables avant les années soixante-dix. Ainsi, ce qui est onéreux est la conception du prototype et non sa fabrication – sa diffusion dans ce cas-ci. Un médicament, un logiciel ou un programme d'assurance ne coûte pas cher à produire, mais à concevoir. Conséquemment, ce qui génère du profit, ce qui a de la valeur, ce ne sont pas les moyens de production permettant sa fabrication, mais le savoir derrière sa conception.

Le mode de production ne se débarrasse pas pour autant de la dépendance aux matières premières et aux moyens de production. Seulement, la mondialisation permet de reléguer ces tâches moins rémunératrices à d'autres. De cette façon, la main-d'œuvre ainsi que l'extraction des matières premières se déplacent vers les pays en voie de développement. Mais les épacentres économiques restent les pays développés parce qu'ils possèdent le savoir et l'information et contrôlent la communication. Bref, c'est le capital intellectuel et non matériel qui assure la domination des pays développés sur les pays en voie de développement.

¹⁵⁰ L'État-nation ne peut plus garantir la sécurité des marchés si les entreprises sont multinationales.

¹⁵¹ La consommation de biens matériels a aussi sa limite. Par exemple, il est impossible de diminuer infiniment la durée de vie d'un objet afin de stimuler l'achat d'un nouveau.

¹⁵² Le problème de gestion des déchets industriels, commerciaux et résidentiels montrent le sérieux du problème.

Parce que la société de l'information domine dans l'immatériel, elle travaille de plus en plus sur l'homme et ses interactions et de moins en moins sur la matière. Ceci engendre deux choses. D'abord, le marché de l'immatériel fait pulluler la recherche de profit par l'entremise du droit de propriété intellectuelle et, ensuite, le contrôle de l'information devient la pierre angulaire de la domination capitaliste.

Parce que le profit se génère par l'information – qui est, par nature, collective –, le droit de propriété intellectuelle fait incursion dans des champs qui relevaient autrefois du domaine public. Nombre d'exemples foisonnent à cet effet : le gène BRCA1¹⁵³, qui est responsable de certains types de cancer du sein, a été breveté par *Myriad genetic*, le gène CCR5¹⁵⁴ qui permet au Sida d'entrer dans les cellules appartient à *Human genome sciences*, la couleur magenta est la propriété de *Red Bull*¹⁵⁵, le mot « bonheur » a été acheté par *Nestlé*¹⁵⁶, la chanson *Happy birthday* ne peut être chantée qu'en payant des droits d'auteur à *Time Warner*¹⁵⁷, *Monsanto* a des droits de propriété intellectuelle sur certains organismes vivants comme le maïs transgénique *MON810*¹⁵⁸, etc. Et, comble d'ironie, la société possédant les droits d'auteur de l'*Internationale* d'Eugène Pottier poursuit Pierre Merejkowsky parce qu'un personnage de son film *Insurrection/Résurrection* siffle pendant sept secondes cette chanson¹⁵⁹. Le savoir a donc

¹⁵³ MYRIAD, site Internet officiel de l'entreprise, consulté le 9 avril 2009 sur URL [En Ligne] : <http://www.myriad.com/products/cancerrisk.php>

¹⁵⁴ BIOTECH PATENT NEWS, *Human Genome Sciences acquires CCR5 receptor license from Abgenix*, 1 mai 2003, consulté le 9 avril 2009 sur URL [En Ligne] : <http://www.allbusiness.com/technology/591595-1.html>

¹⁵⁵ Marc SERRE, *Couleur magenta, marque déposée*, consulté le 9 avril 2009 sur URL [En Ligne] : <http://oeilpouroeil.ca/?p=227>

¹⁵⁶ Jacques DRILLON, *Culture, tout se paie, tout se plaide*, consulté le 9 avril 2009 sur URL [En Ligne] sur [http://archives.rezo.net/cip-idf.mbox/200506.mbox/%3Cihflms\\$8EAEA81E02394E6EF0ABFCDB341C4C4B@laposte.net%3E](http://archives.rezo.net/cip-idf.mbox/200506.mbox/%3Cihflms$8EAEA81E02394E6EF0ABFCDB341C4C4B@laposte.net%3E)

¹⁵⁷ Mark ACHBAR et Jennifer ABBOTT, (réalisateur) *The Corporation ; des symptômes inquiétants*, 3 DVD, États-Unis, 2003, 229 minutes, son et coul., documentaire, version française.

¹⁵⁸ Hervé MORIN, « Le maïs transgénique Monsanto 810 produit une toxine insecticide de manière erratique », dans *Le Monde*, 22 mai 2007, consulté le 2 avril 2009 sur URL [En Ligne] : http://www.lemonde.fr/cgi-bin/ACHATS/acheter.cgi?offre=ARCHIVES&type_item=ART_ARCH_30J&objet_id=989970&clef=ARC-TRK-G_01

¹⁵⁹ Roderic MOUNIR, « Pierre Merejkowsky, radical libre » dans *Le Courrier*, 15 décembre 2007, consulté le 9 avril 2009 sur URL [En Ligne]

<http://www.lecourrier.ch/index.php?name=NewsPaper&file=article&sid=438257>

un prix, mais aussi un propriétaire. Un autre événement durant la décennie soixante-dix corroborera à la naissance de la société de l'information : la commission trilatérale.

La Commission trilatérale voit le jour en 1973 et elle veut s'imposer en tant qu'instance régulatrice des échanges entre les pôles économiques que sont l'Amérique du Nord, l'Asie pacifique et l'Europe occidentale. Elle signe aussi le début du contrôle et de l'uniformisation planétaire de l'information. Directement, la Commission veut conseiller – imposer – ses doctrines économiques aux gouvernements qu'elle cible. Elle le fait notamment par l'entremise de la publication de ses revues *Dialogue* et *The Triangle Papers*. Plus tard, elle influencera les politiques en matière de gestion de l'information, et ce, selon une idéologie qu'évoque le sous-titre éloquent d'un rapport de l'OCDE en 1979 qui s'inspirait d'une rencontre de la Commission en 1975 : *Pour une maîtrise du vraisemblable et une gestion de l'imprévisible*. Pour maîtriser et gérer l'imprévisible, l'information et les communications doivent être concentrées et contrôlées. Ce fut le cas, plus tard, lors de la Guerre du Golfe où « les armes de communication l'emport[èrent] ainsi, pour la première fois dans l'histoire des batailles, sur la suprématie coutumière des armes de destruction¹⁶⁰ ». Comme le montrent l'histoire des couveuses de la jeune Nayirah et les autres mensonges reliés à la Guerre du Golfe¹⁶¹, ce qui importe, ce n'est pas ce qui se passe, mais bien la façon de présenter une information au public. Ceci est d'autant plus possible que, durant cet événement, les médias de partout dans le monde dépendaient de CNN et des informations données par le Pentagone. La concentration et le contrôle de l'information n'existent pas seulement en temps de guerre. Les médias des années 2000 – dont 65% de l'information provient des États-Unis¹⁶² – peuvent impunément avoir recours à des agences de presse et au fil RSS¹⁶³ tout en continuant de se déclarer démocratiques. C'est là où le bât blesse, c'est-à-dire qu'il peut s'avérer commun qu'un régime autoritaire n'ait ni diversité ni objectivité dans les informations

¹⁶⁰ Paul VIRILIO, *L'écran du désert*, Paris, Galilée, 1991, p. 169.

¹⁶¹ François AYOTTE, *Les mensonges de la guerre du Golfe*, Société Radio-Canada, VHS, 24 minutes, son et couleurs, Montréal, 1992.

¹⁶² Serge LATOUCHE, *L'occidentalisation du monde*, La Découverte, 1989, p. 27

¹⁶³ Le fil RSS permet aux médias de créer une nouvelle sans passer par l'étape de la recherche. Ceci se fait en colligeant les premières pages d'autres médias ; ce qui crée nécessairement l'autoréférence médiatique en plus de limiter la diversité par l'homogénéisation de l'information.

qu'il communique à son peuple, mais un gouvernement démocratique ne peut pas faire cela sans se renier lui-même.

L'immatériel peut se breveter et se contrôler. La critique libertaire devrait donc cibler la production d'informations pour proposer un mode d'accès libre et gratuit à celles-ci. Parce que le capitalisme s'est mondialisé, la résistance doit faire de même. Elle s'appliquera à saboter systématiquement les connexions et la vitesse nécessaires à la diffusion de l'information¹⁶⁴, et ce, de façon à rejoindre toute la planète.

2.2.9.1- Une pratique subversive : les TAZ anti-efficacité

« Devrons-nous attendre que le monde entier soit libéré du joug politique, pour qu'un seul d'entre nous puisse revendiquer de connaître la liberté ? »
(Hakim Bey, *TAZ ; Zone autonome temporaire*)

« Soyez résolu de ne servir plus, et vous voilà libres. »
(Étienne de La Boétie, *Discours de la servitude volontaire*)

Quoiqu'elles soient par nature révolutionnaires (elles sont des zones autonomes en créant des lieux en marge des conventions et elles sont temporaires pour se situer hors du temps et empêcher la stigmatisation), les TAZ¹⁶⁵ s'appliquent plus à créer un espace dépourvu de contrainte où la spontanéité peut pleinement s'épanouir qu'à créer une barrière mondiale efficace contre le travail et ses secteurs corollaires. Toutefois, comme les provos, les émeutes de Watts et Berkeley ou le mouvement punk, c'est d'abord par leur présence en tant qu'entités autonomes qu'elles font front au capitalisme. Les TAZ deviennent la pierre d'achoppement du capitalisme puisqu'elles créent, par principe, des zones autonomes qui ne cadrent pas dans ce système économique. Ainsi, elles viennent bloquer la circulation des gens, des biens et des informations programmée par le

¹⁶⁴ L'exigence d'efficacité est assez glorifiée pour mener à l'interdiction des baisers à la gare de Warrington en Angleterre (Karine LE LOËT, « À la gare de Warrington, les baisers sont interdits », dans *Le Figaro International*, 18 février 2009, consulté le 10 avril 2009 sur URL [En Ligne]: <http://www.lefigaro.fr/international/2009/02/18/01003-20090218ARTFIG00368--la-gare-de-warrington-les-baisers-sont-interdits-.php>) afin d'assurer la fluidité des mouvements des utilisateurs du train. Alors s'en prendre à l'efficacité et à la vitesse handicape grandement la fluidité nécessaire à l'accumulation de capital permis par la transmission d'informations.

¹⁶⁵ De l'anglais temporary autonomous zone

capitalisme. Mais surtout, c'est parce que les TAZ ont un accès ouvert qu'elles sauront s'opposer à la prise de possession et de contrôle de l'information.

Lorsqu'il a théorisé les TAZ, Hakim Bey a voulu mettre en lumière l'aspect libertaire de ces espaces-temps, c'est-à-dire que seules les personnes en présence décident des règles et des limites qu'elles imposent. Les TAZ sont un espace (zone) libertaire (autonome) éphémère (temporaire). Ce sont des micro-révolutions constamment renouvelées et ponctuelles dans le temps.

Les TAZ peuvent prendre plusieurs formes libertaires qui contestent le travail. La première concerne directement le milieu productif. Hakim Bey perçoit la lutte au travail comme pouvant s'exécuter de diverses manières. Pour lui,

« [...] le refus du *Travail* peut prendre la forme de l'absentéisme, de l'ivresse sur le lieu de travail, du sabotage, et de la pure inattention – mais il peut aussi faire naître de nouveaux modes de rébellion : davantage d'auto-emploi, la participation à l'économie « noire » [...], les magouilles des chômeurs et autres options illégales, culture d'herbes etc. – autant d'activités plus ou moins « invisibles » comparées aux tactiques traditionnelles d'affrontement de la gauche, comme la grève générale.¹⁶⁶ »

Ainsi, si pour l'auteur la lutte au travail est un exemple de zone autonome, alors, plus globalement, la résistance en est aussi une en soi. Ceci, parce que la contestation est une forme d'insubordination et donc une quête vers l'autonomie. En tant qu'institution dominante, le milieu productif devient une cible de choix pour la critique libertaire. Pour lui nuire, il est également possible de créer une zone autonome en s'attaquant à la consommation. Les boycotts d'*Exxon*, de *Wal-Mart* ou de *Mc-Donald*, le mouvement de la simplicité volontaire en France ou au Québec, la journée sans achat (Buy Nothing Day) effective depuis 1992 ou la semaine sans télévision peuvent incarner ce combat contre la société de consommation. Toujours dans l'objectif de causer un préjudice au milieu productif, les TAZ peuvent aussi donner l'assaut aux circuits capitalistes qui permettent le transfert d'informations nécessaires à son bon fonctionnement. De cette façon, elles engagent la bataille contre le milieu de production de l'information. Ceci peut prendre plusieurs formes dont le sabotage et le libre accès électroniques, les sit-in, les flash-mobs et le détournement.

¹⁶⁶ Hakim BEY, *TAZ ; Zone autonome temporaire*, op. cit. p. 65

Le Capitaine Swing et l'armée des justiciers de Ned Ludd s'en sont pris aux machines qui enlevaient des emplois et qui engendraient une diminution de la qualité des conditions de travail. L'ordinateur joue un rôle sensiblement similaire depuis la fin de la Deuxième Guerre mondiale. Non seulement, l'informatique a enlevé plus d'emplois qu'elle n'en a créé¹⁶⁷, mais, en plus, elle a accentué l'isolement des individus en remplaçant les contacts réels, par des contacts virtuels. Ce qui fait qu'ironiquement, la communication n'a jamais été aussi rare depuis que la société de l'information a virtualisé les rapports sociaux. Ainsi, une forme de sabotage « néo-luddite », qui va dans le sens des TAZ, pourrait s'incarner en ceux qui s'attaquent aux ordinateurs (pirates informatiques de toutes sortes, « hackers », « crackers », « rippers », « phreaker », etc.). C'est d'ailleurs souvent à des multinationales que les pirates informatiques s'en prennent : Kevin Poulsen pirata *Pacific Bell*, Kevin David Mitnick pirata *Fujitsu*, *Motorola*, *Nokia*, *Sun Microsystems*, Tim Lloyd posa une bombe informatique chez *Omega Engineering*, le Canadien surnommé Mafiaboy attaqua les sites Internet de *Yahoo!*, *Amazone.com*, *Dell*, *eBay* et *CNN* et le virus informatique « I Love You » visait la plate-forme Windows. Par les coûts de réparation et par les délais de livraison occasionnés aux entreprises, les virus informatiques sont une façon efficace de lutter mondialement contre l'univers du travail et de l'information contrôlée. Qui plus est, le piratage informatique court-circuite la transmission d'informations nécessaires à l'économie tertiaire : l'accès aux dossiers stockés dans les ordinateurs est limité, la communication par courrier électronique entre les employés est anesthésiée, le commerce électronique est gelé, les commandes ne peuvent plus être informatisées, etc.

Si l'informatique permet de déstabiliser la communication entre les divers acteurs économiques, elle permet aussi de lutter contre l'appropriation intellectuelle des idées en proposant un accès libre et gratuit à certains logiciels. *Audacity*, *Avast!*, *Filezilla*, *Firefox*, *Linux*, *Open Office*, *Skype*, *WinRar*, etc. sont parmi les logiciels libres (freeware) les plus connus. Leur existence renie non seulement l'appropriation intellectuelle typique de l'ère de l'information, mais disconvient aussi à l'idée capitaliste qui stipule que la jouissance d'un bien n'est possible que par son achat. Il est aussi

¹⁶⁷ Jeremy RIFKIN, *La fin du travail*, trad. P. Rouve, La Découverte, 1996, 435p. p. 13

notable de constater que ces logiciels sont aussi créés dans l'objectif de contrer les monopoles de l'information comme celui que détient la compagnie *Microsoft*.

Le combat contre l'efficacité, nécessaire tant au monde du travail, à la consommation qu'à la transmission d'informations, peut aussi se faire en se servant de l'occupation physique d'un lieu.

Le sit-in¹⁶⁸ est une pratique ayant comme objectif de contrer le mouvement perpétuel des gens, des marchandises et des informations. Son but premier est de briser le rythme dromologique¹⁶⁹, dans lequel la société capitaliste moderne baigne, en s'asseyant en groupe dans un lieu le plus fréquenté possible¹⁷⁰. Comme pour le piratage informatique, le sit-in agit en coupant les liens entre différentes instances permettant la communication sur le marché de l'information. Par exemple, il est possible d'empêcher les gens de consommer en s'asseyant devant les caisses enregistreuses d'un magasin. Encore, un sit-in fait dans une rue empêche les salariés d'aller travailler et donc de produire. L'événement *manifestif Reclaim the street* va dans ce sens en voulant contrer l'appropriation de la ville par la logique opérationnelle bourgeoise. En effet, au nom de l'efficacité et de la vitesse de connexion, la rue a été donnée aux automobilistes. C'est ainsi en tant que dépossédés que tous sont invités à célébrer la réappropriation de la rue. En bloquant l'accès aux automobilistes, *Reclaim the street* permet de désindividualiser les rapports entre les gens en envahissant la route qui, sans ce mouvement de masse qui bloque les voitures, serait trop dangereuse. C'est aussi une contestation symbolique au principe d'efficacité de s'attaquer à la vitesse incarnée par les automobiles. Une autre technique se référant aux TAZ a aussi comme effet de briser le flux de la circulation : la flash-mob.

La mobilisation-éclair (flash-mobs) est un autre type de zone autonome qui a un effet similaire au sit-in. Elle procède par envois massifs d'invitations à une manifestation publique quelconque. Une fois le message apparu dans sa boîte de courrier électronique,

¹⁶⁸ Une variante est le die-in où les individus simulent leur mort.

¹⁶⁹ Paul VIRILIO, *Vitesse et politique. Essai de dromologie*, Paris, Galilée, 1977, 151p.

¹⁷⁰ INSTITUT DE RECHERCHE SUR LA RÉOLUTION NON VIOLENTE DES CONFLITS, consulté le 12 juillet 2008 sur URL [En Ligne] : <http://www.irnc.org/NonViolence/Lexique/4.Strategie/Items/32.htm>

libre à la personne qui l'a reçu de renvoyer à d'autres l'invitation. La diffusion de l'information est horizontalisée par la prise de contact dans le réseau Internet. L'information est donc libérée de sa concentration et du contrôle que pourrait y exercer un certain pouvoir, qu'il soit politique ou économique.

Larguant le hasard à la poursuite de sa fin, viennent des inconnus, sans but autre que la rencontre fortuite d'autrui dans l'accomplissement d'un acte généralement dénudé de sens. Plus la raison de la rencontre est absurde (ce peut être une bataille d'oreiller, une rencontre nudiste, un lancement de canard en plastique dans une fontaine d'eau, une orgie d'accolades, un combat de nourriture, etc.) et plus celle-ci montre une opposition suréminente contre l'appropriation des lieux publics par la logique hétéronome du capital. La flash-mob n'a pas d'objectif institutionnel ou partisan. Elle n'a d'autre objectif que la rencontre des gens tout en ayant comme résultat de nuire aux mouvements capitalistes.

La mobilisation flash peut aussi être virtuelle. La rencontre n'est pas vraiment réelle, mais l'effet, lui, l'est. Le rendez-vous de milliers de personnes sur le site Internet d'une multinationale, d'un fabricant d'armes ou d'un gouvernement peut facilement surcharger le site hôte afin que celui-ci s'écroule ou soit subversivement ralenti. Cette technique se nomme le *floodind* et a l'avantage de pouvoir facilement réunir la planète entière dans un même combat au même moment.

Plus la fréquentation d'un lieu est dense et plus son appropriation est efficace. Si l'architecture urbaine¹⁷¹ impose son propre pouvoir¹⁷², alors la prise de possession d'un lieu public brise la fluidité du « mouvement autonome du non-vivant¹⁷³ » qu'elle engendre. Par ses actes immédiats *in situ*, la pratique de l'occupation permet d'épurer tout risque de médiation. Le sit-in et la flash-mob n'ont pas de message, ils sont le message.

¹⁷¹ Illichville (ILLICHVILLE, consulté le 11 juillet 2008 sur URL [En Ligne] : <http://carfree.free.fr/index.php/2008/02/02/illichville-la-ville-sans-voitures/>) est un projet de ville utopique et écologique qui vise en partie à lutter contre l'urbanisme contemporain. Elle se veut être une alternative au mode de vie urbain centrée sur l'automobile et sur la vitesse. Parce que la ville peut se traverser facilement à pied, tous ses habitants sont en contact les uns avec les autres ; ce qui permettrait de renforcer les liens qui les unissent.

¹⁷² Ce qui fait penser au biopouvoir de Foucault : Luce GIRARD, (sous la dir. de), (1992) *Michel Foucault : Lire l'œuvre*, Grenoble, Édition Jérôme Million et les auteurs, 226p.

¹⁷³ Guy E. DEBORD, *La Société du Spectacle*, Paris, Édition Gallimard, 1992, 209p. p. 16

D'autres zones autonomes temporaires permettent la réappropriation de l'information par le détournement : depuis 2005, le groupe *Déboulonneurs* en France s'acharne à barbouiller et à déboulonner les publicités ; le métro de Paris est victime d'actions anti-publicité depuis 2003 ; *Billboard Liberation Front*¹⁷⁴, *Adbuster*¹⁷⁵, les *Casseurs de pub*¹⁷⁶ et *Subvertise*¹⁷⁷ font du détournement publicitaire, leur marque de commerce, etc. Les TAZ peuvent s'incarner en autant de façons qu'il y aura d'occasions de se déclarer autonome.

En résumé, les TAZ s'opposent globalement au capitalisme, mais spécifiquement au contrôle de l'information permis par les changements sociaux provenant des années soixante-dix. Portons maintenant regard sur l'union des travailleurs au niveau mondial, mais surtout sur la façon dont ils ont su créer des réseaux d'informations alternatives.

2.2.9.2- La lutte mondialisée

« Ce ne sont pas les armes qui font notre radicalisme : c'est la nouvelle pratique politique que nous proposons et que nous nous efforçons de faire valoir aux côtés de milliers d'hommes et de femmes, au Mexique et dans le monde entier : élaborer une pratique politique qui ne cherche pas la prise du pouvoir, mais plutôt l'organisation de la société.¹⁷⁸ »

Telle que vue précédemment, si elle veut être efficace, la résistance doit être comprise dans son ensemble. Elle peut l'être parce qu'elle synthétise la lutte à l'exploitation – dans la production, la consommation et l'information –, mais elle peut aussi l'être parce qu'elle se coordonne sur le plan international. De quelle façon le combat des travailleurs réussit-il à synchroniser ses actions locales en une lutte globale au travail ?

¹⁷⁴ BILLBOARD LIBERATION FRONT, consulté le 5 février 2009 sur URL [En Ligne] : <http://www.billboardliberation.com/history.html>.

¹⁷⁵ ADBUSTER, consulté le 2 avril 2009 sur URL [En Ligne] : <http://www.adbusters.org/>

¹⁷⁶ CASSEURS DE PUB, consulté le 2 avril 2009 sur URL [En Ligne] : <http://www.casseursdepub.org/>

¹⁷⁷ SUBVERTISE, consulté le 1 avril 2009 sur URL [En Ligne] : <http://www.subvertise.org/>

¹⁷⁸ Subcommandante MARCOS, *Depuis les montagnes du Sud-Est du Mexique*, Trois-Rivières, Édition Écrits des Forges, 2001, 240p. p.139

Parce que le capitalisme s'est mondialisé, la résistance à l'exploitation a fait de même. Il y a d'un côté l'ONU, l'OCDE, le FMI, l'OMC, la BM, le G7-G8-G20, etc. qui procèdent à la régulation et à la communication mondiales par la verticalité institutionnelle. Les grands médias servent à diffuser leurs idées et agissent donc à titre propagandiste. Tandis que, de l'autre côté, le mode de communication de la résistance se fait de façon horizontale par le biais d'Internet. Quoique l'accès à cette technologie ne soit pas à la portée de tous¹⁷⁹, Internet permet néanmoins la libre information.

Internet sert d'abord aux travailleurs qui veulent diffuser l'information afin d'informer ou de rallier la planète à leur cause. C'est le cas avec : la coalition des travailleurs d'Immokalee¹⁸⁰, le mouvement citoyen des aarachs¹⁸¹ de Kabylie en Algérie, la révolte au Chiapas¹⁸², le mouvement de solidarité internationale palestinien¹⁸³ qui informe aussi sur la grève des travailleurs namibiens contre le groupe *Lev-Leviev Diamonds*¹⁸⁴, etc. Ou encore, pour s'opposer au contrôle de l'information, certains sites Internet canalisent l'actualité sur la résistance mondiale : *Alternative Press Center*¹⁸⁵ *Rezo.net*¹⁸⁶, *ZNet*¹⁸⁷, *MRWebzine*¹⁸⁸, *Revue politique virtuelle*¹⁸⁹, etc. D'autres se

¹⁷⁹ Pour ceux, notamment, qui se trouvent dans des lieux isolés. (Hélène BELCASTRO, *Social movements and the Internet*, consulté le 9 juillet 2008 sur URL [En Ligne]

http://webzone.k3.mah.se/projects/gt/webmag/webmag_article.asp?aID=10&iType=1&r=webmag_view_currentIssue.asp&q=iID=1:iType=1)

¹⁸⁰ COALITION OF IMMOKALEE WORKERS, consulté le 8 juillet 2008 sur URL [En Ligne] :

<http://www.ciw-online.org/>

¹⁸¹ MOUVEMENT CITOYEN DES AARACHS, consulté le 8 juillet 2008 sur URL [En Ligne] :

<http://www.aarach.com/>

¹⁸² COMITÉ DE SOLIDARITÉ AVEC LES PEUPLES DU CHIAPAS EN LUTTE, Consulté le 12 juillet 2008 sur URL [En Ligne] : http://cspcl.ouvaton.org/article.php3?id_article=260 ou ARMÉE ZAPATISTE DE LIBÉRATION NATIONALE, consulté le 14 juillet 2008 sur URL [En Ligne] :

<http://www.ezln.org.mx/index.html>

¹⁸³ MOUVEMENT DE SOLIDARITÉ INTERNATIONALE PALESTINIEN, consulté le 8 juillet 2008 sur URL [En Ligne] : <http://www.palsolidarity.org/>

¹⁸⁴ MOUVEMENT DE SOLIDARITÉ INTERNATIONALE PALESTINIEN, consulté le 8 juillet 2008 sur URL [En Ligne] : <http://www.palsolidarity.org/main/2008/07/05/adalah-ny-support-striking-namibian-workers-at-lev-leviev-diamonds/>

¹⁸⁵ ALTERNATIVE PRESS CENTER, consulté le 8 juillet 2008 sur URL [En Ligne] :

<http://www.altpress.org/>

¹⁸⁶ REZO.NET, consulté le 8 juillet 2008 sur URL [En Ligne] : <http://rezo.net/>

¹⁸⁷ ZNET, consulté le 8 juillet 2008 sur URL [En Ligne] : <http://zmag.org/znet>

¹⁸⁸ MRWEBZINE, consulté le 8 juillet 2008 sur URL [En Ligne] :

<http://mrzine.monthlyreview.org/leviev070708.html>

¹⁸⁹ REVUE POLITIQUE VIRTUELLE, consulté le 8 juillet 2008 sur URL [En Ligne] :

<http://www.alencontre.org/>

concentrent sur une lutte plus circonscrite comme le font *Indymedia Chiapas*¹⁹⁰ et *Indymedia Argentine*¹⁹¹ ou le collectif de solidarité avec la rébellion zapatiste du Chiapas *Ya Basta*¹⁹² qui sert de réseau de diffusion d'information aux zapatistes.

Qui plus est, le réseautage par Internet ne fait pas que reporter les événements, il permet la réflexion par la participation citoyenne dans les forums¹⁹³ ou par des invitations directes aux manifestations¹⁹⁴. Comme exemples d'interventions directes, les surveillants internationaux comme le Center for Human Rights ou le Bartolome de las Casas prennent la défense des peuples amérindiens en Amérique latine. Ces organismes assurent une aide active en ne restant pas de simples observateurs. Leur présence dissuade les gouvernements concernés d'intervenir dans les zones autonomes. Cette tactique tire son succès de la crainte qu'ont les gouvernements de faire scandale sur la scène internationale en intervenant sous l'oeil avisé d'observateurs sur lesquels ils n'ont pas le pouvoir de contrôler l'information. Organisée de cette façon, la résistance se coordonne mondialement par une guérilla d'informations horizontales.

L'horizontalité et l'entraide vécues dans la résistance mondiale contre l'injustice en général, mais contre l'exploitation capitaliste en particulier, permettent de reconnecter les individus de toute la planète entre eux en plus de proposer un objectif à leur lutte : un accès libre aux informations qui permet l'exercice démocratique et la lutte à l'exploitation. En procédant de cette façon, Internet ne devient plus un outil de propagande capitaliste. Il devient l'instrument de coordination de l'opposition à l'exploitation capitaliste tout en permettant à l'information de circuler librement.

¹⁹⁰ CENTRO DE MEDIOS INDEPENDIENTES DEL CHIAPAS, consulté le 8 juillet 2008 sur URL [En Ligne] : <http://chiapas.indymedia.org/>

¹⁹¹ ARGENTINA CENTRO DE MEDIOS INDEPENDIENTES, consulté le 8 juillet 2008 sur URL [En Ligne] : <http://argentina.indymedia.org/>

¹⁹² COLLECTIF DE SOLIDARITÉ AVEC LA RÉBELLION ZAPATISTE DU CHIAPAS, *Ya Basta*, consulté le 8 juillet 2008 sur URL [En Ligne] : <http://www.zapata.com/yabasta.php3>

¹⁹³ CE QU'IL FAUT DÉTRUIRE, consulté le 8 juillet 2008 sur URL [En Ligne] : <http://www.cequifautdetruire.org/spip.php?mot29> ou RISAL, consulté le 8 juillet 2008 sur URL [En Ligne] : <http://risal.collectifs.net/spip.php?article152>

¹⁹⁴ Comme sur le site de Reclaim the Street : RECLAIM THE STREET, consulté le 8 juillet 2008 sur URL [En Ligne] : <http://rts.gn.apc.org/> ou celui d'A-INFO, consulté le 8 juillet 2008 sur URL [En Ligne] : <http://www.ainfos.ca/fr/> ou CENTRE DES MÉDIAS ALTERNATIFS DU QUÉBEC consulté le 8 juillet 2008 sur URL [En Ligne] : <http://www.cmaq.net/node/30483> ou HACTIVIST NEWS SERVICE, consulté le 8 juillet 2008 sur URL [En Ligne] : <http://www.hns-info.net/>

Conclusion

La recherche tente de mettre en lumière l'évolution de la critique libertaire du travail entre les XIX^e et XX^e siècles.

Au XIX^e siècle, l'industrialisation amène avec elle des conditions de travail médiocres en même temps qu'elle enlève le monopole du savoir technique à l'ouvrier. Avec la réputation et les résultats notables de la science ainsi qu'avec la montée de la bourgeoisie qui doit en partie son pouvoir grâce à des inventions scientifiques comme le métier à tisser, la recherche de l'objectivité scientifique subroge la subjectivité ouvrière.

La critique libertaire du travail est réactive face à ces changements. Les luddites et le Capitaine Swing s'en prennent aux machines en signe de contestation contre les mauvaises conditions de travail qu'elles engendrent. C'est ainsi que ces deux groupes affirment avec impétuosité leur mécontentement par la puissance de leur subjectivité. Même avec des conditions de travail misérables, il semble difficile de rallier les ouvriers à une cause commune. Toutefois, la revendication des huit heures par jour saura rassembler les travailleurs. Une manifestation d'ampleur à Haymarket Square marquera tragiquement l'histoire de la lutte ouvrière qui réclame la journée de huit heures. Toutefois, contrastant avec le résultat sanglant de cet événement, deux avancées sociales d'importance se trameront au XIX^e siècle. D'abord, la révolution française de 1848, qui réussira partiellement à ramener la démocratie, sera le laboratoire des ateliers nationaux qui ont comme objectif de donner un travail à tous ; ce qui va à l'encontre de la politique économique qui prévalait en ce temps, c'est-à-dire que l'emploi est donné à l'ouvrier qui sera le moins demandant au point de vue salarial. Ensuite, il y a les communes françaises qui, à l'encontre du milieu productif et politique contraignant, proposent un système politique basé sur l'association et la participation libre de ses membres. Finalement, les ouvriers trouveront une autre façon de se réparer.

Pour consolider leur force, les ouvriers se rassemblent en associations ouvrières révolutionnaires comme l'IWW et l'AIT qui veulent non seulement améliorer la

condition ouvrière, mais qui se proposent en plus de réorganiser les relations de travail une fois qu'ils auront réussi à abolir le capitalisme.

Ainsi, la critique libertaire du travail au XIX^e siècle vise essentiellement les mauvaises conditions de travail ainsi que le désir de reconquête de la subjectivité perdue avec l'industrialisation.

Quant au XX^e siècle, il est le terrain d'une lutte qui ne s'expose plus dans le cadre strict du travail. Ceci est d'autant plus rendu possible à cause de l'institutionnalisation des luttes ouvrières par les syndicats qui se sont transformés, sous des rapports managériaux, jusqu'à devenir aussi partiel qu'inefficace. Dans un autre ordre d'idées, le XX^e siècle voit naître une doctrine économique qui veut assurer la continuité de la production en stimulant la consommation. Ce nouveau mode de vie axé sur la consommation dissimule les relations d'exploitation parce qu'il donne de meilleures conditions de travail à la classe ouvrière. L'exploitation ne disparaît pas pour autant. En effet, les rapports sociaux se transforment jusqu'à être médiatisés par des images et des marchandises.

La critique libertaire du travail réoriente ses luttes de diverses façons, que ce soit par les mouvements contestateurs ou par les écrits théoriques anti-travail. Le mouvement punk s'insurge contre la société de consommation en adoptant un style de vie et une expression musicale hors norme qui tourne au ridicule le phénomène de la mode ainsi que l'association entre le bonheur et les biens matériels. De plus, le mouvement punk clame son refus du travail en épousant une idéologie nihiliste, négative et antiproductiviste de la société.

Quant à elle, l'émeute de Watts détourne la fonction première de la société de consommation en incendiant les magasins et en procédant à une surcharge de cadeaux fait les uns aux autres. Ce faisant, les protestataires font front à la marchandisation des rapports sociaux en brisant l'isolement par la fête.

Le projet de Parc à Berkeley veut lui aussi briser l'isolement des individus en créant un projet dans lequel aurait lieu des débats publics. En construisant le parc sans aide ni autorisation officielle, les citoyens montrent leur indépendance vis-à-vis des institutions et des valeurs capitalistes.

Le rôle théorique et pratique de l'Internationale Situationniste lors des événements de Mai 68 a su mettre à exécution une pratique révolutionnaire en complète opposition à l'ordre économique établi. Alors que le keynésianisme avait comme conséquence d'acheter le silence de l'ouvrier sur ses conditions de production, Mai 68 a montré avec véhémence la force de sa voix. De plus, en proposant et en mettant en pratique l'autogestion, la pratique du conseilisme s'en est pris à la détermination hétéronomique du milieu productif et de la consommation. L'autogestion s'insurge aussi contre l'organisation scientifique du travail en mettant de l'avant un système de gestion de la production qui priorise les décisions démocratiques à la science. Cette pratique a aussi comme conséquence de briser l'isolement en générant des moments propices aux échanges sociaux.

Quant aux avant-gardes et à leur critique du travail et de la séparation de l'art et du quotidien, elles ont avancé l'idée d'une pratique de la création accessible à tous et basée sur la vie de tous les jours. Pour manifester leur refus de la mort apportée par l'industrie, les avant-gardes se sont montrées vivantes par la violence et par la surabondance sensorielle. De son côté, le mouvement provo et la révolution ludique ont voulu unir le travail et le jeu afin de redonner son autonomie à l'activité productive en la changeant en fête permanente.

Les années soixante-dix marquent une césure sur la façon qu'a le capitalisme de se reproduire. Désormais, les secteurs primaires et secondaires se relèguent vers le tiers-monde et les centres économiques assurent la création de plus-value par l'appropriation et le contrôle de l'information. Les TAZ comme le piratage informatique, le sit-in et la flash-mob permettent de freiner la circulation des gens, des marchandises et des informations et l'accès à des logiciels libres d'utilisation permet de lutter contre l'appropriation intellectuelle. Quant au détournement, il permet de pervertir la diffusion de l'information tout en proposant une critique constructive de la société de consommation et d'informations. De plus, Internet et les réseaux d'informations alternatives opposent l'horizontalité de leur fonctionnement à l'appropriation et au contrôle des communications.

D'après ce qui précède, entre le XIX^e siècle et le XX^e siècle, la critique libertaire est passée de la défense des intérêts du travailleur à la défense d'une portion beaucoup plus large de la population parce qu'elle a tout simplement suivi le rayon d'action du capitalisme qui s'est lui aussi élargi. En effet, celui-ci est passé du contrôle du milieu productif à celui de la consommation et, plus tard à celui de l'information.

La société d'aujourd'hui est antinomique. D'un côté, les gens travaillent trop : « En 1998, 6,6 millions de Canadiens, soit 27 % des personnes de 15 ans et plus, se considéraient des bourreaux de travail. Cette proportion concorde avec les résultats d'études qui ont été réalisées aux États-Unis, et selon lesquelles près de 27 à 30 % des Américains sont des « accros » au travail.¹⁹⁵ » Et de l'autre, le chômage ne cesse d'augmenter : « En [...] Grande-Bretagne [...] la définition de chômeur a changé plus de 32 fois en 18 ans afin [...] de diminuer le nombre de chômeurs¹⁹⁶ » qui ne cessait d'augmenter¹⁹⁷. La fin du travail, clamée par certains,¹⁹⁸ peut ainsi prendre deux formes. Soit elle généralise le précarariat en ostracisant¹⁹⁹ davantage une classe de chômeurs qui s'enflera à mesure que le capitalisme apprendra à se passer de travailleurs ou soit que de nouveaux secteurs, telle que l'économie sociale consolidera son assise en prenant racine au sein de mouvements libertaires qui ont à cœur de libérer les hommes de toutes contraintes.

¹⁹⁵ B.E. ROBINSON, Ph. D. *Chained to the Desk : A Guidebook for Workaholics, their Partners and Children, and the Clinicians who Treat them*, New York, New York University Press, 1998, p. 2 cité par Anna KEMENY, « Déterminés à réussir – un portrait des bourreaux de travail au Canada », in *Tendances sociales canadiennes*, printemps 2002, p. 2-8, p. 4

¹⁹⁶ Normand BAILLARGEON, *Petit cours d'autodéfense intellectuelle*, op. cit. p. 107-108

¹⁹⁷ Rifkin montre que le « taux acceptable » de chômage a aussi évolué afin de mieux refléter la montée de celui-ci. (Jeremy RIFKIN, *La fin du travail*, op. cit. p. 30-31)

¹⁹⁸ Jürgen HABERMAS, *Le Discours philosophique de la modernité*, Paris, Gallimard, 1988, p. 97, cité par Dominique MÉDA. *Le travail, une valeur en voie de disparition*, op. cit. p. 27 ou Jeremy RIFKIN, *La fin du travail*, op. cit. ou Horst KERN et Michael SCHUMANN, *La fin de la division du travail ? La rationalisation dans la production industrielle : l'état actuelle, les tendances*, Paris, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, 1989, 417p. ou Michael PIORE et Charles F. SABEL, *The Second Industrial Divide : Possibilities for Prosperity*, New York, Basic Books, 1984, 441p.

¹⁹⁹ Selon Gislain, le travail deviendra non seulement de plus en plus rare, mais il constituera un facteur d'exclusion social : « Il n'est pas loin le temps (il existe même déjà) où il faudra acheter un « emploi » comme on achetait une charge ou un office sous l'Ancien Régime. » (Jean-Jacques GISLAIN, « Le sens de l'emploi », dans *Conjonctures*, Printemps 1997, no 25, pp. 41-45, p. 43)

Reposez-vous.

Bibliographie

Monographie

- ADRET, *Travailler deux heures par jour*, Paris, Éditions du seuil, 1977, 188p.
- ALIX FILLINGHAM Lydia, *Foucault for beginners*, Londres, Édition writers and readers, 1993, 156p.
- ALTHUSSER, Louis. *Pour Marx*, Paris, François Maspero, 1966, 258p.
- ARENDR, Hannah. *Conditions de l'homme moderne*, France, Calmann-Lévy, coll. « Agora », 1988, 117p.
- ATTALI, Jacques. *Lignes d'horizon*, Paris, Fayard, 1990, 214p.
- AUGÉ Marc, *Non-lieux ; introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Évreux, Édition du Seuil, 1992, 150p.
- BAILLARGEON, Normand. *L'ordre moins le pouvoir*, Montréal, Agone, 2001, 152p.
- BAILLARGEON, Normand. *Les chiens ont soif ; critiques et propositions libertaires*, Montréal, Comeau et Nadeau, 2001, 180p.
- BAILLARGEON, Normand. *Petit cours d'autodéfense intellectuelle*, Montréal, Édition LUX, 2006, 338p.
- BAUDRILLARD, Jean. *Le miroir de la production, ou l'illusion critique du matérialisme historique*, Paris, Éditions Galilée, 1985, 187p.
- BAUDRILLARD, Jean. *La société de consommation*, Paris, Idées / Gallimard, 1970, 316p.
- BAUMAN, Zygmunt. *L'amour liquide ; de la fragilité des liens entre les hommes*, France, Édition Le Rouergue / Chambon, 2004, 190p.
- BECK Ulrich. *La société du risque. Sur la voie d'une autre modernité*. Préface de Bruno Latour, Paris, Aubier, 2001, 521p.
- BÉHAR, Henri. et Michel CARASSOU, *Dada : Histoire d'une subversion*, France, Fayard, 1990, 258p.
- BEIGBEDER, Frédéric. *99 francs, 14.99 €, 6 €*, Paris, Gallimard, 2000, 299p.
- BELL, Daniel. *Vers la société post-industrielle*, trad. Pierre Andler, Édition Robert Laffont, Paris, 1976.

- BEY, Hakim. *TAZ ; Zone autonome temporaire*, Paris, Édition l'éclat, 1997, 90p.
- BEY, Hakim. *L'art du chaos*, Paris, Édition nautilus, 2000, 94p.
- BLACK Bob. *Travailler, moi ? Jamais ; l'abolition du travail*, Paris, Édition de l'esprit frappeur, 1997, 61p.
- BOÉTIE, Étienne De La. *Discours de la servitude volontaire*, Paris, Édition Flammarion, 1983, 217p.
- BOGDANOV, Alexandre. « L'Étoile rouge », dans *L'Étoile rouge suivi de l'ingénieur Menni*, préface et trad. de Catherine Prokhoroff, Lausanne, Édition l'âge d'homme, 1985, 343p.
- BONNY, Yves. introduction de Michel FREITAG, *L'oubli de la société ; pour une théorie critique de la postmodernité*, Québec, PUL, 2002, 433p.
- BOOKCHIN Murray. *Une société à refaire*, Montréal, Éditions écosociété, 1993, 300p.
- BOOKCHIN, Murray. *Post-scarcity anarchism*, Montréal-Buffalo, Black rose books, 1986(1971), 310p.
- BOURDIEU, Pierre. *Méditations pascaliennes*. Paris, Éditions du Seuil, 2003 (1997), 391p.
- BOURSEILLER, Christophe. *Histoire générale de l'ultra-gauche*, Paris, Denoël impacts, 2003, 546p.
- BOUVIER, Pierre. *Le travail*, Édition Que sais-je ?, Paris, Presses universitaires de France, 1994 (1991), 127p.
- BRAU, Éliane. *Le situationnisme ou la nouvelle internationale*, Paris, Nouvelles éditions Debresse, 1968.
- BRAUMAN, Rony et Eyal SIVAN, *L'éloge de la désobéissance*, Paris, Édition le pommier, 2006, 180p.
- BYTHELL, Duncan. *The handloom weavers*, Cambridge, Cambridge University Press, 1969.
- CALLENBACH Ernest. *Écotopie*, Québec, Édition Stock, 1979 (1975), 319p.
- CAMPANELLA Tommaso. *La cité du soleil*, Genève, Mille et une nuits, 2000, 93p.

- CHAMPAGNE, Patrick. sous la dir. de Emmanuel WARESQUIEL, *Le siècle rebelle ; dictionnaire de la contestation au XXe siècle*, Paris, Larousse, 1999, 1038p.
- CHOMSKY, Noam. *De l'espoir en l'avenir : entretiens sur l'anarchisme et le socialisme*, Montréal, Agone, Comeau et Nadeau, 2001, 99p.
- CIORAN Émile. *De l'inconvénient d'être né*, Munich, Gallimard, 1973, 243p.
- CIORAN Émile. « Sur les cimes du désespoir », Bucarest, 1934, pp.15-102, dans *Œuvres*, Paris, Gallimard, 1995, 1818p.
- CLOUSCARD, Michel. *Néo-fascisme et idéologie du désir*, Paris, Éditions Denoël/Gonthier, 1973, 140p.
- COMITÉ DE LA SANTÉ MENTALE DU QUÉBEC, *Pour donner un sens au travail*, Québec, Gaëtan Morin éditeur, 1992, 179 p.
- CONIO Gérard. *Les avant-gardes ; entre métaphysique et histoire. Entretien avec Philippe Sers*, Suisse, Édition l'âge d'homme, 2002, 150p.
- CONSTANT, Jean-Marie. *Naissance des États modernes*, Paris, Éditions Belin, 2000, 223p.
- DEBORD, Guy E. *Mémoires*, Paris, Éditions Allia, 2004, non-paginé.
- DEBORD, Guy E. *La société du Spectacle*, Paris, Gallimard, 1992 (1967), 209p.
- DEBORD, Guy E. *Commentaires sur la société du spectacle*, (Préface à la quatrième édition italienne de la société du spectacle) Paris, Gallimard, 1992 (1988), 147p.
- DEBORD, Guy E. *Rapport sur la construction des situations*, Turin, Édition Mille et une nuits, 2000, 61p.
- DELEUZE, Gilles. *Foucault*, Paris, Édition de Minuit, 2004 (1986), 141p.
- DEŔATHÉ, Robert. *Jean-Jacques Rousseau et la politique de son temps*, Paris, Éditions Vrin, 1988, 473p.
- DESCARTES, René. *Discours de la méthode*, Turin, Édition Mille et une nuits, 2000, 87p.
- DUGUAY, Benoît. *Consommation et image de soi. Dis-moi ce que tu achètes...*, Montréal, Édition Liber, 2005, 149p.

- DUMONTIER, Pascal. *Les situationnistes et mai 68 : théorie et pratique de la révolution (1966-1972)*, Paris, Éditions Gérard Lebovici, 1990.
- DUPUIS-DERI, Francis. *Les Black Blocs*, Québec, Édition LUX, 2003, 209p.
- DURKHEIM, Émile. *De la division du travail social*, France, PUF, 7^e édition, 1960, 416p.
- DUTIL, Robert. *La juste inégalité. Essai sur la liberté, l'égalité et la démocratie*, Québec, Éditions Québec/Amérique, 1995, 287p.
- ENGELS Friedrich. *L'origine de la famille, de la propriété et de l'État*, Paris, Éditions sociales, 1983, 322p.
- FABER, Claude. *L'anarchie, une histoire de révoltes*, Les essentiels Milan, France, 2002, 63 p.
- FRIEDMANN Georges. *Le travail en miettes*, France, Gallimard, 1964, 374p.
- FRIEDMANN Georges. *Où va le travail humain ?*, France, Gallimard, 1963, 385p.
- FREITAG Michel. *L'oubli de la société; pour une théorie critique de la postmodernité*, Québec, PUL, 2002, 433p.
- FREITAG, Michel. *Le monde enchaîné. Perspectives sur l'AMI et le capitalisme globalisé*, Michel FREITAG et Éric PINEAULT (dir.), Québec, Nota Bene, 1999, 331p.
- FROBERT, Ludovic. *Galbraith, La Maîtrise sociale de l'économie*, Paris, Michalon, 2003, 125p.
- FROMM, Erich. *Avoir ou Être*, trad. de Théo Carlier, France, Laffont, 1978, 243p.
- FOUCAULT Michel, *Surveiller et punir : naissance de la prison*, France, Édition Gallimard, 2002, 360p.
- FOURASTIÉ, Jean. *Les 40 000 heures. Le travail d'une vie, demain*, Paris, Édition Denoël/Gonthier, 1972 (1965), 259p.
- GALBRAITH, John Kenneth. *Les mensonges de l'économie. Vérité pour notre temps*, Trad. de Paul Chemla, Paris, Édition Bernard Grasset, 2007, 89p.
- GÉNÉREUX, Jacques. *La dissociété*, Paris, Édition du Seuil, 2005, 445p.
- GIDDENS, Antony. *Les conséquences de la modernité*, Paris, L'Harmattan, 1994, 192p.

- GIRARD, Luce. (sous la dir. de), (1992) *Michel Foucault : Lire l'œuvre*, Grenoble, Édition Jérôme Million et les auteurs, 226p.
- GOLDHAMER, H. et A. MARSHALL, *Psychosis and Civilization*, Glencoe, Free Press, 1953.
- GOMBIN, Richard. *Les origines du gauchisme*, Paris, Éditions du Seuil, 1971, 186p.
- GORZ André. *Métamorphoses du travail ; Critique de la raison économique*, Paris, Galilée, 2004 (1988), 438p.
- GORZ, André. *L'immatériel. Connaissance, valeur et capital*, Paris, Galilée, 2003, 152p.
- GOUPIL, Sylvie. *L'Internationale situationniste dans la mouvance de la modernité*, UQAM, Thèse de doctorat, avril 1994, 338p.
- GRAMSCI, Antonio. *Cahiers de prison*, Cahier 1 à 5, Paris, Édition Gallimard, 1996, 710p.
- GUÉGAN, Gérard. *Debord est mort, le Che aussi. Et alors ?*, Paris, Édition Librio, 2001, 90p.
- GUÉRIN, Daniel. *Ni Dieu, ni Maître, Anthologie de l'anarchisme, tome 1*, Paris, Petite collection Maspero, 1970, 227p.
- HABERMAS, Jürgen. *Le Discours philosophique de la modernité*, Paris, Gallimard, 1988, 484p.
- HAYNES, Jim. *Travailleurs du monde, unissez-vous et arrêtez de travailler*, Paris, Dandelion (édition bilingue), 1978, 62p.
- HEATH Joseph et Andrew POTTER, *Révolte consommée : le mythe de la contre-culture*, Trad. Michel Saint-Germain et Élise Bellefeuille, Outremont, Trécaré, 2005, 428p.
- HEGEL, Georg Wilhelm Friedrich. *Phénoménologie de l'esprit*, B, IV, trad. J.-P. Lefebvre, Aubier, 1991, p. 154-158 dans Joël JUNG, *Le travail. Textes choisis & présentés par*, Paris, Flammarion, 2000, 255p.
- HERMAN, Edwards S. et Noam CHOMSKY, *Manufacturing Consent. The Political Economy of the Mass Media*, New York, Pantheon books, 1988.
- HOBSBAWM, E.J. et G. Rudé, *Captain Swing*, London, Weidenfels and Nicholson, 1969.

- HOBBSAWM, E.J. « The machine breakers » dans *Labouring Men. Studies in the History of Labour*, London, Weindenfeld and Nicolson, 1964.
- HOOS, Ida. R. *Automation in the office*, Public Affaires Press, Washington, 1961.
- HUIZINGA, J. *Homo Ludens, essai sur la fonction sociale du jeu*, Paris, Gallimard, 1951, 340p.
- ILLICH Ivan. *Le travail fantôme*, Trad. Maud Sissung, Paris, Édition du Seuil, 1981, 161p.
- ILLICH Ivan. *Le chômage créateur*, Trad. Maud Sissung, Paris, Édition du Seuil, 1997, 88p.
- ILLICH, Ivan. *La convivialité*, Paris, Édition du Seuil, 1973, 157p.
- JARDIN, Alexandre. *Mademoiselle Liberté*, Paris, Édition Gallimard, 2002, 223p.
- JORN, Asger. *Pour la forme, Ébauche d'une méthodologie des arts*, Paris, Éditions Allia, 2001, 156p.
- JUNG, Joël. *Le travail. Textes choisis & présentés par*, Paris, Flammarion, 2000, 255p.
- KHAYATI, Mustapha. *De la misère en milieu étudiant considérée sous ses aspects économique, politique, psychologique, sexuel et notamment intellectuel et de quelques moyens pour y remédier*, Paris, Éditions Champ libre, 1966, 59p.
- KERN, Horst. et Michael SCHUMANN, *La fin de la division du travail ? La rationalisation dans la production industrielle : l'état actuelle, les tendances*, Paris, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, 1989, 417p
- LACROIX, Jean. préface de Joseph VIALATOUX, *Signification humaine du travail*, Paris : 2. éd., Éditions ouvrières 1962. 180p.
- LAFARGUE Paul. *Le Droit à la paresse*, Turin, Édition Mille et une nuits, 2003, 74p.
- LATOUCHE, Serge. *L'occidentalisation du monde*, La Découverte, 1989.
- LEFEBVRE, Henri. *Critique de la vie quotidienne*, Paris, L'arche, 1958, 267p.
- LEFEBVRE, Henri. *Le temps des méprises*, Paris, Stock, 1975, 252p.
- LUHMANN, Niklas. *Politique et Complexité, les contributions de la théorie générale des systèmes*, Trad. et présentation de Jacob Schmutz. Paris, Éditions du Cerf, 1999, 185p.

- LYOTARD, Jean-François. *Rapport sur les problèmes du savoir dans les sociétés industrielles les plus développées*, Sainte-Foy, Conseil des Universités, 1979, 121p.
- MACHIAVEL, Nicolas. *Le prince*, Paris, Flammarion, 1992 (1513), 218p.
- MARCOS, Subcomandante. *Depuis les montagnes du Sud-Est du Mexique*, Trois-Rivières, Édition Écrits des Forges, 2001, 240p.
- MARCUS, Greil. *Lipstick Traces*, Édition Gallimard, Paris, 1998, 602p.
- MARX Karl. *La question juive*, Paris, Union générale d'éditions, 1968, 110p.
- MARX, Karl. *Travail salarié et capital*, Pékin, Éditions en langues étrangères, 1970(1949), 90p.
- MARX, Karl. et Friedrich ENGELS, *L'idéologie allemande*, Paris, Éditions sociales, 1968, 622p.
- MARX, Karl. et Friedrich ENGELS, *Manifeste du Parti communiste*, Paris, Édition Librio, 1998, 91p.
- MARX, Karl. *Manuscrits de 1844*, Paris, Flammarion, 1996 (1844), 243p.
- MARX, Karl. *Critique du Programme de Gotha*, Paris, Librairie de l'Humanité, 1922, 142p.
- MARX, Karl. et Friedrich ENGELS, *Contribution à la critique de la philosophie du droit de Hegel*, Aubier Montaigne, Paris, 1971, 119 p.
- MASLOW, A. H. *Motivation and Personality*, New York, Harper & Row, 1954, 369p.
- MAUGER, Gérard. sous la dir. de Emmanuel WARESQUIEL, *Le siècle rebelle ; dictionnaire de la contestation au XXe siècle*, Paris, Larousse, 1999, 1038p.
- MÉDA, Dominique et Juliet SCHOR, *Le travail, une révolution à venir*, Turin, Éditions Mille et une nuits, 1997, 67p.
- MÉDA, Dominique. *Le travail, une valeur en voie de disparition*, Paris, Flammarion, 1998, 358p.
- MERCURE, Daniel. Et Jan SPURK, *Le travail dans l'histoire de la pensée occidentale*, Québec, PUL, 2003, 297 p.
- MORE, Thomas. *L'Utopie*, Paris, Édition Librio, 2002, 124p.

- NIETZSCHE Friedrich. *Ainsi parlait Zarathoustra*, France, Maxi-livres, 1883, 320p.
- ORWELL, George. 1984, France, Édition Gallimard, 2002 (1950), 438p.
- PESSIN, Alain. *L'imaginaire utopique aujourd'hui*, Paris, PUF, 2001.
- PICABIA, Francis. *Jésus-Christ Rastaquouère*, Paris, Édition Allia, 1996 (1920).
- PICABIA, Francis. (Francis Picabia dir.), in *391*, Paris, Le terrain vague, 1960 (1917-1924), 130p.
- PIGNON D. et J. QUERZOLA, *Critique de la division du travail*, Paris, Le Seuil, 1975.
- PINARD, Rolande. *La révolution du travail. De l'artisan au manager*, France, Édition Presses Universitaires de Rennes, 2000, 323p.
- PINKNEY Tony. introduction de, Raymond WILLIAMS, *The politics of modernism, against the New Conformists*, New York, Verso, 1989, 201p.
- PINTO, Louis. sous la dir. De Emmanuel WARESQUIEL au mot Avant-gardes, *Le siècle rebelle*, Paris, Larousse, 1999, 671p.
- PIORE, Michael. et Charles F. SABEL, *The Second Industrial Divide : Possibilities for Prosperity*, New York, Basic Books, 1984, 441p.
- PIOTTE, Jean-Marc. *Les grands penseurs du monde occidental. L'éthique et la politique de Platon à nos jours*, 3^e édition, Québec, Édition Fides, 2005, 638p.
- PLANT, Sadie. *The most radical gesture, The Situationist International in a postmodern age*, London and New-York, Routledge, 1992, 226p.
- PLATON, *La république*, livre II, trad. R. Baccou, Paris, Flammarion, 1966, p. 117-124, dans Joël JUNG, *Le travail. Textes choisis & présentés par*, Paris, Flammarion, 2000, 255p.
- RIBEMONT-DESSAIGNES, Georges. *Dada*, Paris, Édition IVREA, 1994, 300p.
- RIFKIN Jeremy. *La fin du travail*, trad. P. Rouve, France La Découverte, 1996, 435p.
- RIOT-SARCEY, Michèle. *Dictionnaire des utopies*, Paris, Larousse, 2002.
- RIOUT, Denys. sous la dir. De Emmanuel WARESQUIEL sous le mot Abstraction, *Le siècle rebelle*, Paris, Larousse, 1999, 671p.

- ROBINSON, B. E. Ph. D. *Chained to the Desk : A Guidebook fo Workaholics, their Partners and Children, and the Clinicians who Treat them*, New York, New York University Press, 1998, 274p.
- ROUSSEAU, Jean-Jacques. *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes suivi de Discours sur les sciences et les arts*, Paris, Flammarion, 1992, 282p.
- ROUSSELET, Jean. *L'allergie au travail*, France, Éditions du Seuil, 1974, 254p.
- RUSSELL, Bertrand. *Éloge de l'oisiveté*, Paris, Éditions Allia, 2000, 38p.
- RUSTAUD, M. *Vers la semaine de 30 heures*, Paris, Les Éditions ouvrières, 1975.
- SADÉ, Donatien Marquis de. *Français, encore un effort si vous voulez être républicains*, Turin, Mille et une nuits, 95p.
- SAHLINS, Marshall. *Âge de pierre, âge d'abondance*, Paris, Gallimard, 1972, 409p.
- SAID, Edward W. *Des intellectuels et du pouvoir*, Paris, Édition du seuil, 1996, 139p.
- SALAMITO Jean-Marie, « Travail et travailleurs dans l'œuvre de saint Augustin » p. 33 à 59, dans Daniel MERCURE et Jan SPURK (sous la dir. de) dans *Le travail dans l'histoire de la pensée occidentale*, PUL, Québec, 2003, 297p.
- SARTIN, Pierrette. *L'homme au travail, forçat du temps?*, Belgique, Édition Gamma, 1970, 267p.
- SCUTENAIRE, Louis. *Louis Scutenaire*, Paris, Seghers, 1991, 185p.
- SÉRIS, Jean-Pierre. *Qu'est-ce que la division du travail ?* suivi de *Ferguson*, Paris, Librairie philosophique J. Vrin, 1994, 126p.
- SILVESTRE, Paul. *Le mouvement ouvrier jusqu'à la deuxième guerre mondiale*, Paris, Édition A. Colin, 1970, 96p.
- SIM, Stuart. *Post-Marxism : An Intellectual History*, Royaume-Uni, Routledge, 2000, 240p.
- SPURK, Jan. « La notion de travail chez Karl Marx » p. 201 à 226, p. 218, dans MERCURE, Daniel et Jan SPURK (sous la dir. de), *Le travail dans l'histoire de la pensée occidentale*, Québec, PUL, 2003, 297p.
- SROLE Leo. et al, *Mental health in the Metropolis : the midtown Manhattan study*, vol 1, New York, McGraw Hill, 1962.

- STIRNER, Max. *L'unique et sa propriété (et autres écrits)*, Lausanne, Édition l'âge d'homme, 1972, 437p.
- TAYLOR, Charles. *Grandeur et misère de la modernité*, Québec, Bellarmin, 2004, 150p.
- THOMPSON, E. P. *Writing by candlelight*, London, Merlin, 1980, 286p.
- THOMPSON, E. P. *La formation de la classe ouvrière anglaise*, Paris, Gallimard / Le Seuil, 1988, 791p.
- TOFFLER, Alvin. *Le choc du futur*, trad. Sylvie Laroche et Solange Metzger, Paris, Édition Gallimard, 1987, 637p.
- TÖNNIES, Ferdinand. *Communauté et société : catégories fondamentales de la sociologie pure*, Paris, Édition Retz-C.E.P.L., 1977, 285p.
- TOURAINÉ, Alain. *La société post-industrielle. Naissance d'une société*, Édition Denoël, Paris, 1969.
- TREMBLAY, Michel. *À toi, pour toujours, ta Marie-Lou*, Ottawa, Édition Leméac, 1992, 93p.
- VANEIGEM, Raoul. *Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations*, Paris, Folio actuel, 1992 (1967) 361p.
- VANEIGEM, Raoul. *De la grève sauvage à l'autogestion généralisée*, Paris, Éditions Bourgeois, 1979, 215p.
- VANEIGEM, Raoul. *Adresse aux vivants sur la mort qui les gouverne et l'opportunité de s'en défaire*, Paris, Éditions Seghers, 1990, 261p.
- VERNE, Étienne. et al. *Changer les organisations du travail*, Paris, Édition INSEP, 1993, 128p.
- VIALATOUX, Joseph. *Signification humaine du travail*, Paris : 2. éd., Éditions ouvrières 1962. 180p.
- VIÉNET, René. *Enragés et Situationnistes dans le mouvement des occupations*, Paris, Gallimard, 1968.
- VIRILIO, Paul. *Esthétique de la disparition*, Paris, Galilée, 1989, 123p.
- VIRILIO, Paul. *L'écran du désert*, Paris, Galilée, 1991.
- VIRILIO, Paul. *Vitesse et politique. Essai de dromologie*, Paris, Galilée, 1977, 151p.

VOYER, Jean-Pierre, *Introduction à la science de la publicité*, Paris, Éditions Champ libre, 1975, 91p.

WEBER, Max. *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme ; suivi de Les sectes protestantes et l'esprit du capitalisme*, trad. de l'allemand par Jacques Chavy, Paris, Édition Plon, 1964, 323p.

WILLIAMS, Raymond. *The politics of modernism, against the New Conformists*, New York, Verso, 1989, 201p.

ZIEGLER, Jean. *L'empire de la honte*, Paris, Éditions Fayard, 2005, 323p.

ZOLA Émile. *Germinal*, Paris, Édition Flammarion, 2000, 596p.

Périodiques

ABDELHAFID, Khatib. « Essai de description psychogéographique des Halles », dans *Internationale situationniste, 1958-1969*, Paris, Éditions champ-libre, 672p.

ANONYME, « Manifeste Dada », Francis Picabia dir., in *391*, Le terrain vague, Paris, 1960 (1917-1924), 130p.

ANONYME, « Venise a vaincu Ralph Rumney », dans *Internationale situationniste no 1, 1958-1969*, juin 1958, Paris, Éditions champ-libre, 672p.

ANONYME, « Contribution à une définition situationniste du jeu », dans *Internationale situationniste, 1958-1969*, Paris, Éditions champ-libre, 672p.

ANONYME, « Instructions pour une prise d'armes » dans *Internationale Situationniste no 6*, août 1961, p.3-5.

ANONYME, « Manifeste », *Internationale Situationniste no 4*, juin 1960, p.36-39.

ANONYME, « Domination de la nature, idéologies et classes », *Internationale Situationniste no 8*, Janvier 1963, p.4.

ANONYME, « Les luttes de classes en Algérie », dans *Internationale Situationniste no 9*, Mars 1966, p.12-21.

ANONYME, « Les mauvais jours finiront », *Internationale Situationniste no 7*, Avril 1962, p.10-17.

AZNAR, Guy. « Le deuxième chèque », *Futuribles*, vol. 101, juillet-août 1986, p. 66-67.

- BISCHOFF Manfred, « Travail et citoyenneté. De la modernité à la postmodernité : l'expérience américaine », dans *Société*, no 18-19, été 1998, p. 223-260.
- BRODEUR, Jean-Paul. « Michel Foucault et la (post)modernité : dossier », dans *Criminologie*, v. 26, no 1, Presses de l'Université de Montréal, 1993, 175p.
- CHOMBART DE LAUWE, P. « La maladie mentale comme phénomène social », *Monographie no 7 de l'Institut national d'hygiène*, Paris, 1955.
- CLARK, John. « Qu'est-ce que l'anarchisme » (1980) dans *Introduction à la philosophie écologique et politique de l'anarchisme*, Lyon, ACL, 1993.
- COLLARD, Nathalie. « Je travaille donc je suis » dans *La Presse*, 14 décembre 2004.
- COX, Robert. « Gramsci, hegemony and international relation: An Essay in methods », dans *Millenium: journal of international Studies*, 12/2, été 1983.
- DAGENAIS, Daniel. « Famille et société : l'impensé moderne », dans *Le débat*, no 132, novembre-décembre 2004, pp. 60-73.
- DEBORD, Guy E. « Thèses sur la révolution culturelle », dans *Internationale situationniste no 1, 1958-1969*, juin 1958, Paris, Éditions champ-libre, 672p.
- DEBORD, Guy E. « Rapport sur la construction de situations », Paris, dans *Internationale situationniste, 1958-1969*, Paris, Éditions champ-libre, 672p.
- FARMER, Paul. « An Anthropology of Structural Violence », dans *Current Anthropology*, vol. 45, no.3, 2004, p. 305-325.
- FOUQUET, Arnaud. « Les bâtisseurs de cités idéales », dans *IRL*, Lyon, no 90, été 2002.
- FREITAG, Michel. « Éclatement du social ou oubli de la société », dans *Société*, numéro 3, été 1988, p. 17.
- FREITAG, Michel, « De l'objectivité donné à sa genèse sociale », dans *Épistémologie sociologique*, numéro 15-16, 1973, p. 43-62.
- GISLAIN, Jean-Jacques. « Le sens de l'emploi », dans *Conjonctures*, Printemps 1997, no 25, pp. 41-45.
- HOBBSBAWN, E. J. « The machine breakers » dans *Labouring Men. Studies in the History of Labour*, London, Weindenfeld and Nicolson, 1964.
- HOOS, Ida R. « When the computer takes aver the Office », dans *Harvard Business Review*, juillet-août 1960.

- INTERNATIONALE SITUATIONNISTE, *Le déclin et la chute de l'économie spectaculaire-marchande*, I.S. no 9, Mars 1966.
- JORN, Asger. « Les situationnistes et l'automation », dans *Internationale situationniste, 1958-1969*, Paris, Éditions champ-libre, 672p.
- KEMENY, Anna. « Déterminés à réussir – un portrait des bourreaux de travail au Canada », dans *Tendances sociales canadiennes*, printemps 2002, p. 2-8.
- KURZ, Robert. « L'honneur perdu du travail. Le socialisme des producteurs comme impossibilité logique », dans *Conjonctures*, Printemps 1997, no 25, pp. 47-96.
- LE MONDE DIPLOMATIQUE, « Manière de voir ; Les révoltés du travail », dans *Le monde diplomatique*, no 103, Février-mars 2009.
- MASCOTTO, J. « De la force de travail à Dionysos. Karl Marx : le travail vivant comme possibilité transcendante de l'économie », dans *Conjonctures*, Printemps 1997, no 25, pp. 97-117.
- MERCIER, Noémi. « L'équation de Vénus », dans *Québec Science*, mars 2006, vol. 44 no 6, p. 6 à 8.
- MICHAUD Yves. « Des modes de subjectivation aux techniques de soi : Foucault et les identités de notre temps », dans *Cités*, no 2, Paris, PUF, 2000.
- PARIENTY, Arnaud et Pascal COMBEMALE, « Technologie et chômage, un couple à histoire », dans *La Recherche*, no.301, septembre 1997, p. 57-62.
- PINARD, Rolande. « La fin du travail : qu'est-ce à dire ? », dans *Société*, no 18-19, été 1998.
- PINOT-GALLOZIO, Giesepe. « Discours sur la peinture industrielle et sur un art unitaire applicable » dans *Internationale Situationniste no 3*, Décembre 1959, p.31-35.
- RÉAL, Bernard. « Le chômage est-il dû au progrès technique », dans *La Recherche*, no. 238, vol. 22, décembre 1991, p. 1451-1454.
- RIESEL, René. « Préliminaires sur les conseils et l'organisation conseilliste » dans *Internationale Situationniste no 12*, Septembre 1969, p.64-73.
- ROBERT, Anne-Cécille. « Optimisme de la volonté » dans *Manière de voir*, no 92, Avril-mai 2007, p. 4-5.

SCHEPER-HUGHES, Nancy. et Philippe BOURGOIS, « Introduction : Making Sense of Violence » dans *Violence in War and Peace*, (N. Scherper-Hughes et p. Bourgeois coord.), p. 1-31, Oxford : Blackwell Publishing, 2004, 496p.

SROLE, Leo. et al, *Mental health in the Metropolis : the midtown Manhattan study*, vol. 1, New York, McGraw Hill, 1962.

VANEIGEM, Raoul. « Avis aux civilisés relativement à l'autogestion généralisée » dans *Internationale Situationniste no 12*, Septembre 1969, p.74-79.

ZARKA, Yves Charles. « Foucault et le concept non juridique du pouvoir », dans *Cités*, no 2, PUF, Paris, 2000.

Sites Internet

AA de Jean MAITRON, Université Paris-1 : consulté le 6 mars 2009 sur URL [En Ligne] : <http://biosoc.univ-paris1.fr/histoire/chrono/chrono2.htm>.

ADBUSTER, consulté le 2 avril 2009 sur URL [En Ligne] : <http://www.adbusters.org/>

A-INFO, consulté le 8 juillet 2008 sur URL [En Ligne] : <http://www.ainfos.ca/fr/>

ALTERNATIVE PRESS CENTER, consulté le 8 juillet 2008 sur URL [En Ligne] : <http://www.altpress.org/>

ANTONY, Michel. consulté le 13 février 2009 sur URL [En Ligne] : http://artic.ac-besancon.fr/histoire_geographie/HGFTP/Autres/Utopies/u1-defin.doc

ARCHET Anne. *Aphorismes*, consulté le 2 mai 2004 sur URL [En Ligne] http://fraternitelibertaire.free.fr/liste_des_ouvrages.html

ARGENTINA CENTRO DE MEDIOS INDEPENDIENTES, consulté le 8 juillet 2008 sur URL [En Ligne] : <http://argentina.indymedia.org/>

ARMÉE ZAPATISTE DE LIBÉRATION NATIONALE, consulté le 14 juillet 2008 sur URL [En Ligne] : <http://www.ezln.org.mx/index.html>

BELCASTRO, Hélène. *Social movements and the Internet*, consulté le 9 juillet 2008 sur URL [En Ligne] http://webzone.k3.mah.se/projects/gt/webmag/webmag_article.asp?aID=10&iType=1&r=webmag_view_currentIssue.asp&q=iID=1:iType=1

- BERNARD, André. sur Larry PORTIS, « IWW, le syndicalisme révolutionnaire aux États-Unis » dans *Le Monde libertaire*, 4 décembre 2003, consulté le 15 août 2007 sur URL [En Ligne] : <http://ml.federation-anarchiste.org/article1700.html>
- BILLBOARD LIBERATION FRONT, consulté le 5 février 2009 sur URL [En Ligne] : <http://www.billboardliberation.com/history.html>.
- BLACK Bob. *Travailler, moi ? Jamais !*, consulté le 7 août 2006 sur URL [En Ligne] <http://bibliolib.net/black-travailler.htm>
- BLACK, Bob, *Pas de futur pour le travail*, consulté le 2 décembre 2003 sur URL [En Ligne] www.republique.ch/archives/divers/black.html
- BOLLE DE BAL Marcel, « Travail, lien social et intérêt général » dans *La lettre du forum de Delphes*, lettre no 28 septembre-octobre 1998, consulté le 6 juillet 2007 sur URL [En Ligne] http://www.forumdedelphes.com/spip/lalettre_lalettre.php3?id_article=140
- BOURDEAU, Vincent. Francois JARRIGE et Julien VINCENT, *Les Luddites. Bris de machine, économie politique et histoire*, Maisons-Alfort, Éditions Ère, 2006, 160 p. consulté le 26 juin 2008 sur URL [En Ligne] <http://rh19.revues.org/document1542.html>
- CANJUERS, Pierre et Guy E. DEBORD, *Préliminaires pour une définition de l'unité*, consulté le 15 juillet 2007 sur URL [En Ligne] : <http://www.chez.com/debordiana/francais/preliminaires.htm>
- CASSEURS DE PUB, consulté le 2 avril 2009 sur URL [En Ligne] : <http://www.casseursdepub.org/>
- CENTRE DES MÉDIAS ALTERNATIFS DU QUÉBEC consulté le 8 juillet 2008 sur URL [En Ligne] : <http://www.cmaq.net/node/30483>
- CENTRO DE MEDIOS INDEPENDIENTES DEL CHIAPAS, consulté le 8 juillet 2008 sur URL [En Ligne] : <http://chiapas.indymedia.org/>
- CE QU'IL FAUT DÉTRUIRE, consulté le 8 juillet 2008 sur URL [En Ligne] : <http://www.cequifautdetruire.org/spip.php?mot29>
- CHEVASSUS-AU-LOUIS, Nicolas. « José Bové le luddite? », *Cahiers de Science et Vie*, juin 2001, consulté le 21 juillet 2007 sur *OGM Dangers* URL [En Ligne] <http://www.ogmdangers.org/intro/lien/luddites.htm>

- COALITION OF IMMOKALEE WORKERS, consulté le 8 juillet 2008 sur URL [En Ligne] : <http://www.ciw-online.org>
- COLLECTIF DE SOLIDARITÉ AVEC LA RÉBELLION ZAPATISTE DU CHIAPAS, *Ya Basta*, consulté le 8 juillet 2008 sur URL [En Ligne] : <http://www.zapata.com/yabasta.php3>
- COMITÉ DE SOLIDARITÉ AVEC LES PEUPLES DU CHIAPAS EN LUTTE, consulté le 12 juillet 2008 sur URL [En Ligne] : http://cspcl.ouvaton.org/article.php3?id_article=260
- DICTIONNAIRE DE L'ACADÉMIE FRANCAISE, consulté le 13 février 2009 sur URL [En Ligne] : <http://atilf.atilf.fr/dendien/scripts/generic/cherche.exe?22;s=752060280>
- FREITAG Michel. *Dialectique et société. Tome II Culture, pouvoir, contrôle. Les modes de reproduction formels de la société*, en collaboration avec la Bibliothèque Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi, version électronique (format *doc.*) consulté le 9 avril 2005 sur URL [en ligne] : http://www.uqac.ca/Classiques_des_sciences_sociales/, paru dans : Michel Freitag, *Dialectique et société. Tome II : Culture, pouvoir, contrôle. Les modes de reproduction formels de la société*. Montréal : Éditions coopératives Albert Saint-Martin, 1986, 443 pp. Collection : « Connaissance de la société ».
- FREITAG, Michel. « Actualité de l'animal, virtualité de l'homme. Entrevue avec Michel Freitag » Propos recueillis par le Collectif Conjonctures, *Conjonctures*, no 33-34, automne 2001 – hiver 2002, pp. 99 à 154. consulté le 20 juin 2008 sur URL [EN Ligne] : http://classiques.uqac.ca/contemporains/freitag_michel/actualite_animal_homme/actualite_animal.doc
- GENTY, Thomas. *La critique situationniste ou la praxis du dépassement de l'art*, consulté le 29 juin 2008 sur URL [En Ligne] <http://library.nothingness.org/articles/SI/fr/display/220>
- HACTIVIST NEWS SERVICE, consulté le 8 juillet 2008 sur URL [En Ligne] : <http://www.hns-info.net/>
- ILLICHVILLE, consulté le 11 juillet 2008 sur URL [En Ligne] : <http://carfree.free.fr/index.php/2008/02/02/illichville-la-ville-sans-voitures/>
- INSTITUT DE RECHERCHE SUR LA RÉOLUTION NON VIOLENTE DES CONFLITS, consulté le 12 juillet 2008 sur URL [En Ligne] : <http://www.imc.org/NonViolence/Lexique/4.Strategie/Items/32.htm>

- INSTITUT UNIVERSITAIRE DE FORMATION DES MAÎTRES (IUFM), consulté le 25 juin 2008 sur URL [En Ligne]
www.amiens.iufm.fr/amiens/histoire/societes/point/Chronologie_mouvements_ouvriers.rtf
- KNABB, Ken. *La joie de la révolution*, consulté le 7 juillet 2007 sur URL [En Ligne]
<http://www.bopsecrets.org/French/joyrev1.htm>, 1997, 408p.
- KRISIS, *Manifeste contre le travail*, consulté le 26 juin 2006 sur URL [En ligne]
http://www.balzix.de/gruppe-krisis_selbstdarstellung_franzoesisch_1999.html
- LEBELLE, François. « Le cycle de vie des options d'achat d'actions comme mode de rémunération : un marché sans phase de maturité », *Observatoire de gestion stratégique des ressources humaines*, UQAM, consulté le 10 juin 2008 sur URL [En Ligne] :
<http://www.observatoiregrh.uqam.ca/index2.php?idscategorie=64>
- LE LOËT, Karine. « À la gare de Warrington, les baisers sont interdits », dans *Le Figaro International*, 18 février 2009, consulté le 10 avril 2009 sur URL [En Ligne] :
<http://www.lefigaro.fr/international/2009/02/18/01003-20090218ARTFIG00368--la-gare-de-warrington-les-baisers-sont-interdits-.php>
- LOWY, Michael. *Du Capitaine Swing à Pancho Villa, résistances paysannes au capitalisme dans l'historiographie d'Eric Hobsbawm*, consulté le 1 mars 2009 sur URL [En Ligne] : <http://www.europe-solidaire.org/spip.php?article1169>
- MATEOS, George. « Expérience libertaire du progrès technologique », dans *Réfractions* no 1, 1997, consulté le 2 septembre 2004 sur URL [En Ligne]
<http://www.refractions.plusloin.org/textes/refractions1/ThevenetStankewich.htm>
- MORIN, Hervé. « Le maïs transgénique Monsanto 810 produit une toxine insecticide de manière erratique », dans *Le Monde*, 22 mai 2007, consulté le 2 avril 2009 sur URL [En Ligne] : http://www.lemonde.fr/cgi-bin/ACHATS/acheter.cgi?offre=ARCHIVES&type_item=ART_ARCH_30J&objet_id=989970&clef=ARC-TRK-G_01
- MOULIER BOUTANG, Yann. Et Éric ALLIEZ, *Politique des multitudes*, Multitudes 1, consulté le 24 mars 2000 sur URL [En Ligne] :
http://multitudes.samizdat.net/article.php3?id_article=203
- MOUVEMENT CITOYEN DES AARACHS, consulté le 8 juillet 2008 sur URL [En Ligne] : <http://www.aarach.com/>

MOUVEMENT DE SOLIDARITÉ INTERNATIONALE PALESTINIEN, consulté le 8 juillet 2008 sur URL [En Ligne] : <http://www.palsolidarity.org/>

MOUVEMENT DE SOLIDARITÉ INTERNATIONALE PALESTINIEN, consulté le 8 juillet 2008 sur URL [En Ligne] : <http://www.palsolidarity.org/main/2008/07/05/adalah-ny-support-striking-namibian-workers-at-lev-leviev-diamonds>

MRWEBZINE, consulté le 8 juillet 2008 sur URL [En Ligne] : <http://mrzine.monthlyreview.org/leviev070708.html>

NORTHWESTERN UNIVERSITY, *The dramas of Haymarket*, consulté le 1 mars 2009 sur URL [En Ligne] : <http://www.chicagohistory.org/dramas/prologue/prologue.htm>

RECLAIM THE STREET, consulté le 8 juillet 2008 sur URL [En Ligne] : <http://rts.gn.apc.org/>

REVUE POLITIQUE VIRTUELLE, consulté le 8 juillet 2008 sur URL [En Ligne] : <http://www.alencontre.org/>

REZO.NET, consulté le 8 juillet 2008 sur URL [En Ligne] : <http://rezo.net/>

RISAL, consulté le 8 juillet 2008 sur URL [En Ligne] : <http://risal.collectifs.net/spip.php?article152>

SITE D'INFOS ALTERNATIVES LYONNAISES, *Commune de Lyon*, consulté le 15 février 2009 sur URL [En Ligne] : <http://rebellyon.info/article5047.html>.

SITE OFFICIEL DE L'IWW, consulté le 10 mars 2009 sur URL [En Ligne] : <http://www.iww.org/culture/official/preamble.shtml>

SUBVERTISE, consulté le 1 avril 2009 sur URL [En Ligne] : <http://www.subvertise.org/>

TEXTE COLLECTIF, *Manifeste des chômeurs/euses heureux/ses...*, trad. de l'allemand, lecture publique au Marché aux esclaves du Prater, Berlin, 14 août 1996, consulté le 15 juin 2008 sur URL [En Ligne] : http://vegantekno.free.fr/travail_archives.html#manifeste

TRÉSOR DE LA LANGUE FRANÇAISE, consulté le 13 février 2009 sur URL [En Ligne] : <http://atilf.atilf.fr/dendien/scripts/tlfiv5/visusel.exe?11;s=2122417530;r=1;nat=;sol=0>

VOYER, Jean-Pierre. *Reich, Mode d'emploi*, Éditions Champ Libre, 1971, consulté le 7 juillet 2007 sur URL [En Ligne] : <http://perso.wanadoo.fr/leuven/reich1.htm>

WITTMAYER, Alicia. « From Rubble to Refuge », *The Daily Californian*, vue le 31 mars 2009 sur URL [En Ligne]:

http://www.dailycal.org/article/15086/from_rubble_to_refuge

ZAGDANSKI, Stéphane. *Debord ou la diffraction du temps*, Paris, Gallimard, 2008, 244p. consulté le 23 juin 2008 sur URL [En Ligne] :

<http://parolesdesjours.free.fr/coup.pdf>

ZNET, consulté le 8 juillet 2008 sur URL [En Ligne] : <http://zmag.org/znet>

Documents audiovisuels

ACHBAR, Mark. et Jennifer ABBOTT, (réalisateurs) *The Corporation ; des symptômes inquiétants*, 3 DVD, États-Unis, 2003, 229 minutes, son et coul., documentaire, version française.

AYOTTE, François. *Les mensonges de la guerre du Golfe*, Société Radio-Canada, VHS, 24 minutes, son et couleurs, Montréal, 1992

BRAUMAN, Rony. et Eyal SIVAN, (réalisateurs) *Un spécialiste* (Le procès Eichmann à Jérusalem), France, 1998, documentaire, noir et blanc, VHS.

DEBORD, Guy E. (réalisateurs) *Hurléments en faveur de Sade*, France, 1952, 64 minutes, film noir et blanc.

LEWIS Avi et Naomi KLEIN. (réalisateurs) *La Prise*, (version française de *The Take*), Montréal, 2004, 87 minutes, Alliance Atlantis Vivafilm, son., coul, DVD.

SÉCHAN, Renaud. (auteur compositeur interprète) « Les bobos », dans *Rouge Sang*, France, 2006, disque compact, Virgin music.

